

# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 9. VOL. I. — SAMEDI 29 AVRIL 1843.  
Bureaux, rue de Seine, 33

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
pour l'étranger — 10 — 2 — 4

### SOMMAIRE.

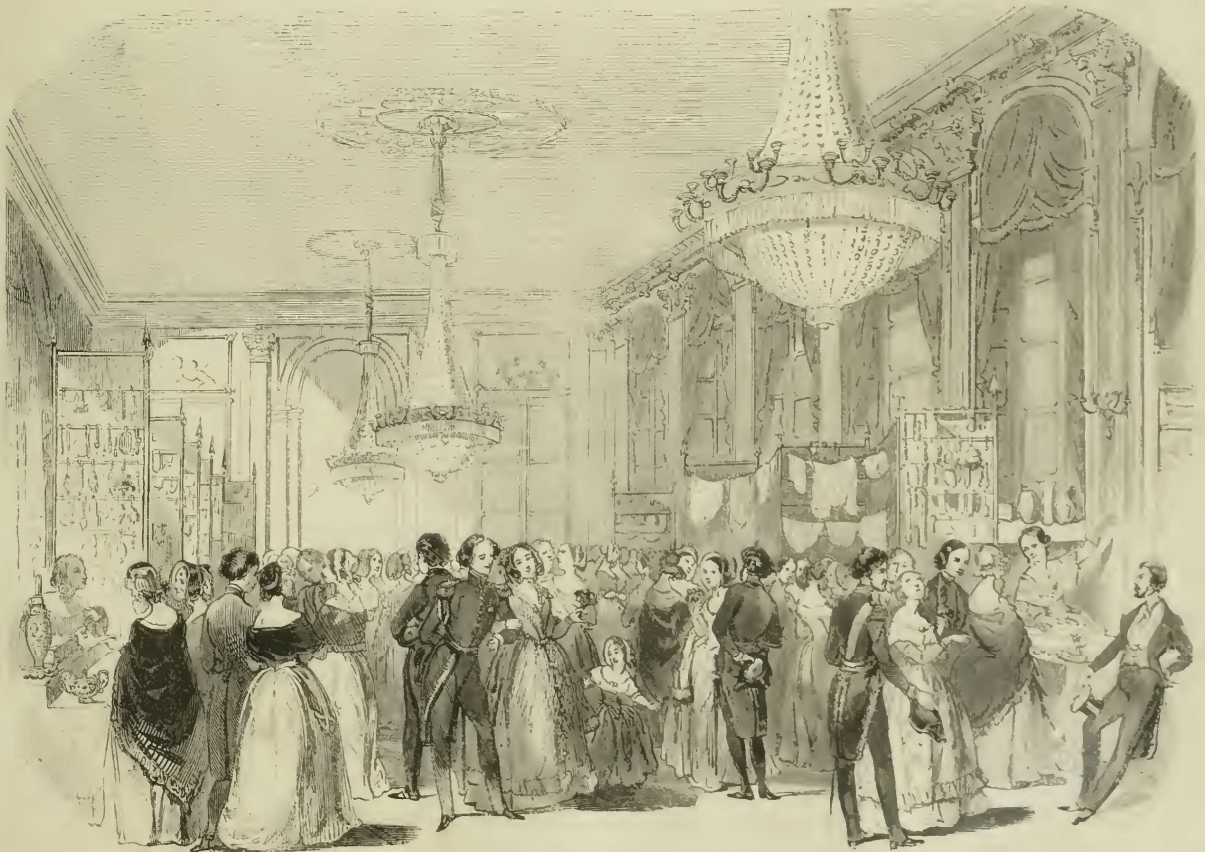
*Courrier de Paris.* Vue de la salle de vente au Palais-Royal; portrait de Monrose. — Cours scientifique, Sorbonne : zoologie. — Une visite à la Chambre des Députés. Portraits de M. Sauzet et de M. Shaw Lefebvre, speaker de la Chambre des Communes; plan et vue intérieure de la Chambre des Députés. — Femmes françaises auteurs dramatiques. — Théâtres. *Lucrèce*, tragédie en cinq actes, de M. Ponsard; *Judith*, tragédie en trois actes; *Hernance*, comédie de madame Ancelet; une scène de *Judith*; une scène d'*Hernance*; le *Puits d'Amour*, opéra comique en trois actes; une scène du *Puits d'Amour*. — La Vengeance des Trépassés, nouvelle 15<sup>e</sup> partie. — *Délire de Lémor*. — Industrie. Le sucre de canne et le sucre de betterave. — Statistique. Le Mont-de-Piété de Paris. — Bulletin bibliographique, avec huit gravures. — Modes. Quatre gravures. — Courses au Champ-de-Mars. — Madame Viardot à Vienne. — Itélou.

### Courrier de Paris.

MONROSE. — MADAME DAMOREAU. — LES BOUTIQUES ET LES COMTESSES. — M. LE PRINCE DE LA MOSKOWA. — LE LILAS ET LA PIERRE DE TAILLE. — LA POLITIQUE ET LES CASSE-ROLES. — M. ALEXANDRE DUMAS. — LES DEMOISELLES DE SAINT-CAR. — LES POETES AU DÉSPOIR. — UN MOT DE BOILEAU. — LE CHAMP-DE-MARS A LOUER.

La semaine a commencé tristement, avec la nouvelle de la mort de Monrose. Comment ne pas s'occuper d'abord de ce trépas subit qui nous enlève un de nos plus adorables et de nos plus spirituels comédiens? L'autre jour, un millionnaire

expirait dans son luxe et dans sa magnifique oisiveté. Qui s'en est inquiété? Quels regrets cette mort splendide a-t-elle excités dans la ville? On a dit: Il vivait, il est mort, et un instant après, excepté ses héritiers, personne n'y songeait plus. Monrose meurt, il meurt pauvre, et voilà que partout on s'en allège. Ainsi la loule a d'admirables moments de discernement et de justice; elle est ingrate parfois, et les philosophes n'ont pas manqué de l'en accuser. Mais entre deux tombes, il est rare qu'elle se trompe et ne se contente pas de donner un regard de curiosité au mort fastueux, pour aller accompagner de ses adieux le mort utile. C'est ainsi que Monrose a recueilli la part des souvenirs et des regrets, dans cette rencontre funèbre. Avec le riche s'est éteint le bruit de ses fêtes retentissantes; sur la tombe de Monrose, survit la mémoire de ses services, de son talent et de l'honnête plaisir qu'il a donné. Et qui pourrait nier que la vie d'un com-



Vente publique au profit de la Guadeloupe, dans la Salle de la Reine au Palais-Royal.



rien comme Monrose ne soit aussi regrettable qu'elle a été agréable et utile aux autres ? N'est-ce donc rien d'avoir attiré la foule, pendant plus de trente ans, aux jeux poétiques de la fantaisie et de l'esprit, pour lui offrir animés et vivants, par une sorte de merveilleuse incarnation, tous les types sortis du cerveau de nos meilleurs auteurs comiques ? L'acteur qui s'associe avec ce bonheur, cette vérité et cette puissance aux créations de l'esprit et du génie, n'honorait-il pas, à son tour, son pays et son époque ? N'a-t-il point sa place marquée à la droite des hommes illustres dont il a été le traducteur habile et le véritable interprète ?

La comédie avait tout préparé pour que Monrose ne pût lui échapper. Fils de comédien, ne en pleine comédie, il fut pour ainsi dire ondué dans la coulisse. Vers 1785, à Besançon, naquit Monrose. Autour de son berceau, tout jouait la comédie : père, mère, tantes, frères et sœurs. On peut dire que Monrose eut, au biberon, des fragments de Molière, de Regnard, de Marivaux et de Beaumarchais. Enfant, il avait déjà des airs éveillés de Frontin, de Figaro, de Labranche et de Mascarille. Devenu jeune homme, il ne dégénéra point de ses pères ; Monrose fit ses premières armes en province, comme Molière peut-être, entre quatre chandelles, sur quelques planches mal closes. Puis, il vint à Paris ; ce fut un grand jour pour notre artiste que le jour où il monta, Figaro imberbe, sur le théâtre des jeunes élèves, armé de la guitare et coiffé de la résille. On l'applaudit ; car il était difficile à cet œil intelligent, à cette vive et mobile physionomie, à toute cette verve et à tout cet esprit, de ne pas réussir

lière mobilité d'un masque enjoué et provoquant, la charmante légèreté du jarret et de l'allure, la promptitude du trait et de la répartie agnissée au fil de la parole, et tous ces jets éblouissants, toutes ces fantaisies andrécieuses qui caractérisent le Frontin, le Mascarille et le Figaro ; art charmant, qui faisait de Monrose le comédien le plus piquant, le plus spirituel, le plus délié, le plus hardi, le plus entraînant, et aujourd'hui le plus regrettable.

Maintenant, cette gaieté est éteinte et ensevelie. Mais le public sait-il assez tout ce que coûte à l'acteur le rire qu'il excite et le plaisir qu'il donne ? A la fin de sa vie, Monrose était tombé dans une sombre mélancolie ; il est mort inquiet et profondément triste. O public ! amuse-toi et ris à gorge déployée ! — Le cortège funèbre était nombreux : les lettres et le théâtre s'y montraient en deuil. M. Samson a prononcé sur la tombe des paroles touchantes ; et qui pouvait mieux parler de Monrose que l'homme dont le talent survivait adouci sa perte ? A ce titre M. Régnier, de la Comédie-Française, aurait pu louer Monrose à côté de M. Samson. — Ainsi, tout est dit, en ce monde, pour ce charmant comédien, qui fut en même temps un homme de talent et un honnête homme.

Mais quelle voix délicate et souple chante mélodieusement du côté de l'Opéra ? Cette voix a une douceur et un charme auxquels nous ne sommes plus accoutumés ; elle arrive et chatouille notre oreille nourrie par les efforts violents et les œuvres assourdissantes. Qu'est-ce donc ? un gosier de fauvette ou madame Damoreau ? C'est madame Damoreau ! Vraiment, nos seigneurs et maîtres les théâtres lyriques sont de singuliers sultans : ils avaient là, en leur pouvoir, cette voix exquise et suave, cette mélodie qui s'appelle madame Cinti-Damoreau, et les maladroits l'ont laissée partir et s'envoler de royaume en royaume, jusqu'au fond de la Russie, comme un écho charmant qui s'éteint en s'éloignant, et qu'on écoute encore. L'écho est revenu, la fée mélodieuse vient de repaître au milieu de son cortège de notes gracieuses et caressantes, mais de repaître un soir seulement, pour recueillir la moisson dorée et parfumée d'une représentation à bénéfice. N'avez-vous pas, cette fois, le bon esprit de la garder et de la retenir ? et faudra-t-il qu'elle aille encore attendre les rochers de quelque Norvège, adoucir et civiliser les ours du Volga ou du Don, ou faire marcher les murailles de Novgorod ?

On va le voir porter son bravo à la voix de madame Damoreau ; le matin, on avait donné son offrande aux infortunées de la Guadeloupe : ainsi l'on passe de la charité au plaisir. Quel meilleur emploi de la vie ? Si le plaisir est ingénieux à séduire, heureusement la charité ne l'est pas moins. Après les bals bienfaisants et les concerts philanthropiques, que faire ? Il semblait qu'on fût à bout d'attrayantes inventions ; mais la charité a de l'imagination, Dieu merci ! Voyez-vous ce palais d'un roi transformé en bazar ? Des boutiques, des marchandises, des marchands s'établissent et s'étalent sous ces lambris qui n'ont abrité jusqu'ici que des princes, des rois et des empereurs. Entrez, Messieurs ! entrez, Mesdames ! le vaste magasin est ouvert : choisissez à votre goût, achetez à votre fantaisie : l'or que vous jetterez ici retombera en consolations sur une terrible infortune ; il donnera du pain aux affamés et relèvera les maisons incendiées. Marie-Amélie a patronné de sa protection royale cette vente publique au profit de la Guadeloupe infortunée, et aussitôt la salle du Palais-Royal, dite salle de la Reine, s'est ouverte à cette pensée bienfaisante. Contesses et duchesses, le faubourg Saint-Germain et la Chaussée-d'Antin, prennent place au comptoir. Voulez-vous des tableaux et des bronzes ? madame de Chabot en tient un entrepôt complet. Des bretelles ou des gants ? voyez madame de Montesquiou. Madame de Coigny ne laisse rien à désirer pour la confection des châles et des mantelets ; et pour la bijouterie, mesdames d'Elehingen, de Fezensac, d'Hautpoul et de Castellane n'ont pas leurs paires. N'oubliez pas surtout mesdames de Trévise, de Praslin, de Ségur, de Montjoye, d'Ennardeau, du Roure, de Lariboisière, de Votry, etc., etc. Elles sont assorties à la dernière mode et dans le goût du jour.

*Nota bene.* On ne marchande pas, mais on est libre de donner 300 fr. d'un paquet de plumes et 1,000 fr. d'une boîte de pains à cacheter. Rare et délicieux trafic, où le vendeur ne garde rien pour lui, et où l'acheteur délire les cordons de sa bourse avec plaisir ! D'une part, la grâce charmante et désintéressée des marchandes ; de l'autre, la prodigalité du chaland, et plus loin, un grand désastre qu'on soulage !

N'ayant pas de batailles à gagner comme leurs pères, les fils des héros de l'Empire cherchent un champ de combat dans les arts. Heureux ceux qui trouvent à y occuper noblement leurs loisirs ! Il y a quelques semaines, l'héritier d'un nom des plus redoutés et des plus vaillants a lancé, au second Théâtre-Français, une petite comédie en vers, faite de pouvoir jeter un escalon sur les Prussiens et les Cosaques. Aujourd'hui c'est M. le prince de la Moscova qui dirige une armée harmonique dont il est le fondateur et le général. Les différents régiments, flûtes, violons, basses, bassons, tout ce qui constitue la grande armée musicale, ont fait l'autre jour leurs manœuvres dans la salle de Hertz. M. le prince de la Moscova commandait avec un sang-froid et un talent remarquables, et son armée a triomphé sur toute la ligne. Quelle plus charmante et plus agréable victoire, aujourd'hui que le temple de Janus est fermé !

La pierre de taille envahit Paris de plus en plus : c'est le moment de s'écrier comme Horace : « Bientôt les villes ne laisseront plus un sillon à la charrue ! » Un pauvre jardin était échappé, sous mes fenêtres, à la férocité de la truelle ; ils viennent de le détruire ! et quelle saison ont-ils choisie pour cet assassinat ? le mois de mai, le temps où la victime me souriait dans sa jeune verdure et renouait. Un lilas en fleurs est resté, charmant, parfumé, étalant sa robe embaumée. Le premier jour, à la vue de cette fleur si tendre, le cœur leur a manqué ; mais, les maçons qu'ils sont, ils la tuent demain !

Les grands préparatifs pour le bal de M. Sanzet continuent ; il est surtout question d'un souper monstre : le président de la Chambre des Députés irait sur les brisées de Lucullus. M. Sanzet est pourvu, dit-on, d'un Vatel bien capable, par ses talents superflus, de sortir victorieusement de cette grande nuit culinaire. Un député du centre, ami particulier de M. Sanzet, vient d'être mis en communication avec ce grand homme, pour s'entendre sur le menu : M. Sanzet a bien d'autres soins en tête, et le repas parlementaire qu'il préside tous les jours en séance publique lui suffit et au-delà. L'ami s'entendait donc avec le grand Vatel. — Vous savez que nous avons toute la Chambre, lui dit-il, la gauche et la droite, le centre, le tiers-parti et les extrêmes. Comment pouvez-vous traiter tous les partis ? — Monsieur, répondit fièrement Vatel, comme homme, j'ai une opinion ; mais comme cuisinier, je n'en ai pas.

A la première représentation de *Lucrèce* on a remarqué que M. Alexandre Dumas sortait à tous les entr'actes, et se promenant dans les corridors, tête nue et dans une agitation singulière. Un de nos critiques les plus spirituels va droit à lui, et lui prenant la main : « Eh bien, mon cher, que dites-vous de cela ? » M. Dumas, entr'ouvrant sa loge, et prenant vivement sa canne et son chapeau : « Mon cher M\*\*\*\*, je m'en vais, s'écrie-t-il ; je vais travailler ! » Est-ce une conversion, est-ce une impertinence ? — La veille, M. Alexandre Dumas avait lu, au Théâtre-Français, un drame en cinq actes et en prose, intitulé : *Les Dames de Saint-Cyr*. *Lucrèce* n'était pas née, et M. Dumas aura peut-être oublié de travailler ces demoiselles.

Le succès de M. Ponsard jette le trouble et le désespoir dans la nation des dramaturges et des poètes ; d'abord, les trois cents auteurs qui sont sortis du collège ou de l'école de Droit, avec une tragédie de *Lucrèce* dans la poche, ne peuvent comprendre qu'on leur ait préféré M. Ponsard ; ils errent au passé-droit et à la trahison ; les poètes en exercice ne sont pas moins blessés des couronnes qui tombent de toutes parts sur le jeune front de M. Ponsard. Ils se plaignent amèrement de la critique qui les dépouille de leur gloire, au profit de cette muse nouvelle-venue, et prétend que depuis vingt ans, depuis trente ans peut-être, la Melpomène n'a rien produit de comparable à *Lucrèce*. « Et ma tragédie, dit celui-ci ; et mon drame, s'écrie celui-là ; pour qui et pour quoi les prenez-vous ? » Je déclare que j'ai reçu, pour ma part, plus de vingt épitres de reproches poignants et de réclamations altérissantes ; un tragique, entre autres, m'écrivait : Monsieur, vous admirez qu'aucun succès, obtenu depuis trente ans, ne peut le disputer au succès de *Lucrèce*. Vous devriez savoir, monsieur, que ma tragédie de *Coracalla* aurait été représentée plus de deux cents fois, si le Théâtre-Français avait voulu la jouer une seule. J'ai l'honneur de vous saluer.

Les Romains de M. Ponsard ont le grand mérite d'être Romains ; ils ne ressemblent pas à ces héros latins à la Scudéry, dont Boileau se moque si ingénieusement. — « *Mercure* : Tiens, regarde tous ces gens-là, les connais-tu ? — *Le Français* : Si je les connais ; eh ! ce sont la plupart des gens de mon quartier. Bonjour, madame, *Lucrèce* ! bonjour, monsieur Brutus ! comment vous portez-vous ? »

Le Champ-de-Mars lui-même n'échappera pas à la spéculation. On annonce qu'une société s'est formée pour le prendre à bail, et le transformer en café-restaurant et dansant. Nous arriverons, peu à peu, à faire une salle de billard de la plaine Saint-Denis.

## Cours scientifiques.

### SORBONNE.

#### ZOOLOGIE. — M. DUCROTAY DE BLAINVILLE.

M. de Blainville vient de reprendre à la Sorbonne le cours de zoologie. Pour le célèbre professeur, la zoologie n'est pas seulement une des sciences naturelles ; elle se lie au contraire aux plus hautes questions de morale et de philosophie, et tout bon système zoologique doit être catholique. Comment un pyrrhonien, par exemple, pourrait-il admettre l'existence d'une longue série d'être qui se lient entre eux par des caractères définis, lorsqu'il doute de l'être lui-même ? De même l'électrique ne peut être que mauvais zoologiste ; son système lui permettant de glaner partout, il est évident qu'il choisira ce qui lui convient, et négligera ce qui ne rentre pas dans son système. Nous avons entendu M. de Blainville définir la zoologie par cette phrase, un peu hardie peut-être : *La zoologie est la pensée de Dieu traduite en animalier*. Une intelligence suprême a présidé à la création, et l'ordre ne peut être que l'œuvre d'une intelligence. Cette idée est grande et belle, et M. de Blainville l'expose avec tout le feu de l'éloquence et de la persuasion ; mais de ce que l'ordre résulte de l'intelligence, s'ensuit-il nécessairement que l'ordre établi soit précisément celui que M. le professeur de Blainville croit voir dans le grand livre de la nature, qui renferme encore pour nous tant de secrets et de mystères ? L'homme, dont les yeux sont si courts, les connaissances si imparfaites, peut-il espérer jamais embrasser l'ensemble et comprendre le plan du monde organisé ? M. de Blainville est resté le seul défenseur actuel de l'idée d'une *échelle animale*, d'une *série continue* telle que l'avait rêvé Bonnet. Champion déterminé, il soutient encore envers et contre tous que les animaux se suivent comme dans une chaîne un chaînon suit l'autre, chaîne décroissante dont le premier anneau serait l'homme et le dernier l'éponge, qui termine la série en liant le règne animal au règne végétal. Le cours de cette année doit avoir pour objet la démonstration de cette doctrine poursuivie dans toute la série. Le règne animal doit, pour ainsi dire, passer en entier devant les yeux du public attentif de la Sorbonne, qui pourra juger par lui-même de la vérité des doctrines du maître.



(Monrose.)

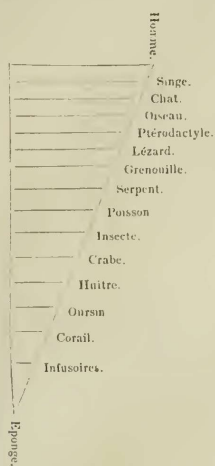
dès son premier mot. De là, Monrose passa au théâtre Montansier ; par Thalie c'était faire un pas de géant. Il y rencontra Brunet et Tiercelin ; Potier ne devait pas tarder à compléter le triumvirat. Monrose, tout Figaro qu'il était, eut peur de ces grands noms et de ces grandes renommées ; dans un accès de modestie, il alla chercher des rivaux moins en crédit ; et ainsi Monrose échappa au vaudeville. Molière s'en réjouit et l'adopta définitivement.

Monrose fit rire Bordeaux, égayà Nantes, amusa l'Italie, à la suite de mademoiselle Raucourt qui avait l'emploi de l'épouvanté ; quand la sombre Cléopâtre ou l'implacable Athalie avait donné le frisson à Naples et à Milan, Monrose arrivait, et le sourire et la gaieté avec lui. L'invasion de 1815 força Monrose de rentrer en France, comme s'il eût été un corps d'armée ou un capitaine. Les succès qu'il obtint sur le grand théâtre de Lyon eurent la Comédie-Française, qui l'appela enfin et lui dit : Sois mon Figaro !

Depuis ce moment, Monrose s'était donné corps et âme à l'étude de son art, au culte des maîtres de la scène, à la prospérité du théâtre, aux plaisirs du public, prêtant aux poètes anciens et nouveaux le feu de son regard, l'accent vibrant de sa parole, la vivacité et l'ardeur de son talent incisif. Et partout, en tout temps, avec tout le monde, soit qu'il eût affaire à Molière ou à Regnard, à Dancourt, à Beaumarchais, à Boissy, à Destouches, à Marivaux, à Le Sage ; soit que Picard, Alexandre Duval, ou M. Scribe, l'appelaient à leur aide, il leur prêtait à tous avec prodigalité, vieux ou jeunes, hommes de génie ou hommes d'esprit, les vœux de verve comique dont il était doué ; un organe sonore, mordant et souple, un geste prompt, net, expressif, éblouissant, un coup d'œil plein de hardiesse, d'intelligence et de feu, la singu-



Afin de faire mieux comprendre à ses auditeurs ces notions si élevées, M. de Blainville affecte la figure suivante :



Le point le plus élevé de cette échelle est occupé par l'homme, le dernier par l'éponge, et l'espace qui les sépare est réservé pour la foule immense des animaux ; chacun correspond à une ligne d'autant plus longue que son organisation est plus parfaite. Les espèces fossiles jouent un rôle très-important dans ce système ; bien des échelons resteraient vides si, pour les remplir, M. de Blainville n'exhumait quelques vieux débris des temps anté-historiques. C'est ainsi que pour avoir un chaînon qui unisse les reptiles aux oiseaux, la nature semble avoir créé à dessein le *pterodactyle*, animal antédiluvien, espèce de lézard volant.

L'espace nous manque pour réfuter cette doctrine spéciale au premier coup d'œil, idéal plein de grandeur, mais que l'observation dément chaque jour. Il existe certainement une décroissance, une sorte de dégénération successive depuis le roi de la création jusqu'aux derniers des animaux ; mais cette série n'est pas continue, des *hiatus* se trouvent à chaque pas, et, comme le grand Linné l'a dit, les aléutiques qui unissent les animaux entre eux ne pourraient peut-être s'exprimer jusqu'à un certain point qu'en donnant au tableau du règne animal la forme d'une carte de géographie où chaque province a des rapports intimes et plus ou moins étendus avec plusieurs provinces voisines.

Quoi qu'il en soit, c'est avec les arguments les plus brillants et les plus spécieux que M. de Blainville défend sa thèse ; il soutient son système, un peu ancien peut-être, avec une ardeur toute juvénile, et la *série animale* n'eût jamais de plus éloquent défenseur.

M. de Blainville admet complètement, et comme base fondamentale de son système, la théorie des causes linéales. Il est parfaitement convaincu que si l'on aborde la science sans prévention et de bonne foi, il est impossible de ne pas reconnaître partout une relation évidente de cause à effet : rien n'a été créé sans but, et le but de toute création est toujours visible aux yeux du philosophe. Bernardin de Saint-Pierre s'était déclaré le défenseur ingénieux de cette doctrine. S'il nous était permis cependant d'exposer notre manière de voir après celle du savant observateur et de l'éloquent écrivain, peut-être trouverions-nous un peu hardie cette manière de tout expliquer, cette tendance de notre esprit qui nous porte à soulever sans cesse, d'une main audacieuse, les replis les plus cachés du voile de la nature. Ainsi, M. de Blainville croit expliquer parfaitement pourquoi il y a de grands chats et de petits chats, pourquoi le genre *Felis* de Linné renferme des espèces d'aussi grande taille que le lion et le tigre, et d'aussi petite que notre chat domestique ; c'est parce qu'il existe des animaux herbivores et rongeurs de toutes les grandeurs, depuis le cerf jusqu'au lièvre, depuis le lapin jusqu'au rat. Rien de plus simple, les grands chats dévorent les cerfs, les petits prennent les souris. Il me semble qu'on oublie en ce moment que si le chat a été fait pour manger la souris, on pourrait dire avec autant de raison que la souris a été créée pour être mangée par le chat.

Ces idées sont étroites et mesquines, ce sont les faibles produits de notre intelligence bornée qui veut tout comprendre. Dirons-nous pour cela que tout n'est que mystère, que nous ne pouvons rien lire dans le livre de la nature ? Loin de là. Il est sans doute de grandes lois qu'il a été donné à l'homme de découvrir à force de patience et de génie ; mais il ne faut pas trop se hâter de conclure. Soyons timides dans nos recherches. L'homme seul met en œuvre de petits moyens pour arriver au but ; mais les lois qui dirigent le monde sont grandes comme la création elle-même.

Après avoir consacré la première leçon à poser les bases de son système, à exposer la *série animale* en ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas, suivant ses propres expressions, M. de Blainville entre en matière et démontre, les pièces en main, la vérité de ces assertions qui semblent d'abord un peu hypothétiques ; c'est alors qu'il est véritablement grand professeur, et qu'il exprime les idées les plus ingénieuses avec une élocution pleine d'originalité.

M. de Blainville s'attache à démontrer que la série animale étant une série décroissante, tous les organes doivent exprimer cette décroissance, toujours plus visible à mesure que l'on descend l'échelle des êtres. Ainsi, si nous prenons pour exemple la grande division des mammifères, les quadrupèdes

de Buffon, le premier d'entre eux sera le plus voisin de l'espèce humaine, et le dernier le plus rapproché des oiseaux, qui suivent immédiatement les mammifères. Ces différences successives se traduiraient à l'extérieur par des dégénéralions correspondantes dans les organes. Les changements qui se manifestent dans l'organisation des animaux devant influer en premier lieu sur l'appareil digestif, puisqu'avant tout l'animal se nourrit. Cuvier, pour exprimer ces caractères différentiels, avait donné une très grande importance au système dentaire. Mais avant de mâcher ses aliments, l'animal doit les porter à sa bouche, et, quand c'est un être supérieur, c'est à l'aide de la main que ce mouvement s'exécute. Aussi M. de Blainville a-t-il établi ces divisions sur les caractères tirés de la perfection plus ou moins grande de cet organe. D'après sa définition, la main la plus parfaite sera celle dans laquelle les doigts seront le plus indépendants les uns des autres dans leurs mouvements. Or ce caractère ne se montre nulle part dans la série animale d'une manière plus complète que dans l'espèce humaine. Et, si nous suivons la série des mammifères, nous trouvons que la main se dégrade toujours davantage ; les doigts, encore très-libres chez les singes, qui de tous les animaux sont les plus voisins de l'homme, le deviennent bientôt moins dans les chats, chez lesquels l'ongle le recouvre en partie, et finissent par se souder entièrement chez le cheval, où l'on ne trouve plus qu'un seul doigt, rentrant pour ainsi dire dans l'ongle qui l'enveloppe pour constituer le sabot. Dans les cétacés, dont l'organisation est si loin de la nôtre, la main a perdu tous ses mouvements, une peau dure et coriace la recouvre et la transforme en rame.

Un second caractère de supériorité tiré de la main, et qui est encore porté au plus haut degré possible dans l'espèce humaine, est la différence extrême qui existe entre la main et le pied. Suivant la remarque ingénieuse de Bichat, dans la main, la partie la plus considérable de l'organe est destinée au mouvement ; dans le pied, c'est le contraire, la plus grande partie du membre est consacrée à l'immobilité, conformation que la station bipède rend indispensable. Chez les animaux il n'en est plus ainsi, la main devient toujours plus semblable au pied, et dans certaines espèces, le cheval par exemple, cette similitude est portée à un tel point qu'il faut quelques connaissances anatomiques pour distinguer au premier coup d'œil le squelette du membre antérieur de celui du membre postérieur.

Pour donner à nos lecteurs quelque idée de la manière dont M. de Blainville expose les faits, nous avons pris la main pour exemple ; mais tout autre organe aurait pu remplir également bien notre but. D'après les idées de l'illustre professeur, tous les organes des animaux ne sont en effet que des dépendances du système nerveux, et sont d'autant plus parfaits que ce système est plus développé lui-même. De là la délicatesse extrême, le mécanisme admirable de nos organes, instruments aveugles de l'intelligence. Mais de là aussi l'imperfection de ceux de ces êtres inférieurs qui sont pour ainsi dire aussi loin de l'homme sous le rapport physique que sous le rapport intellectuel et moral.

### Une Visite à la Chambre des Députés.

Tout le monde, en France, s'occupe de la Chambre des Députés ; on en parle au moins une fois chaque jour en chaque commune de France. L'habitant de la province, lorsqu'il vient à Paris, ne manque pas plus de visiter le palais des représentants, qu'un vrai croyant de se prosterner dans le temple de la Meccque. Cependant, peut-être en est-il de la Chambre comme de beaucoup de choses qui on a sous les yeux, et qu'on se contente de voir sans jamais les regarder ; peut-être une vue d'ensemble manque-t-elle à ceux qui connaissent bien les détails, une vue des détails à ceux qui connaissent l'ensemble. Voulez-vous, lecteur, ni accepter pour cicerone, et me suivre au palais de ceux qui ont l'honneur d'être nos représentants, ou, si vous l'aimez mieux, qui nous font l'honneur de nous représenter ?

Chemin faisant, et pour semer la route de réflexions conformes à l'objet de notre voyage, jetons un moment les yeux, s'il vous plaît, sur les vicissitudes du gouvernement représentatif, dans notre pays, depuis son origine. Il n'a pas encore soixante ans d'existence, ce qui paraît, pour les gouvernements, figurer à peu près des mois de naissance, et pourtant que de changements, que de retours, que de convulsions dans ce berceau ! Les peuples en révolution semblent, sous la main de Dieu, comme un balancier sous une main puissante. Sous cette impulsion, le pendule décrit d'abord un secteur énorme, et atteint, du premier bond, un point bien éloigné de son point de départ ; puis, par un retour subit, il revient sur lui-même avec fureur, et dépasse dans sa course rétrograde l'endroit d'où il avait pris son élan. Enfin, après quelques oscillations, il se fixe et s'arrête sur un point intermédiaire, rétrograde, si on ne pense qu'à celui qu'il avait d'abord atteint ; progressif, si on considère celui qu'il avait quitté. Ainsi nous avons vu le balancier populaire, une fois mis en branle par la Constituante, s'élever jusqu'à la Convention, puis revenir jusqu'au despotisme armé de l'Empire, puis dur, peut-être, plus solide et plus prestigieux certainement que celui de l'ancienne monarchie ; enfin, après les oscillations de 1814 et de 1815, s'asseoir et se suspendre dans ce qu'on a nommé le régime constitutionnel.

Les assemblées diverses qui ont représenté la France à ces époques si profondément différentes, bien qu'elles ne fussent souvent séparées que par quelques jours, ont, chacune par un caractère particulier, fidèlement reflété la physiologie des idées et des événements contemporains. La Constituante, noble, digne, majestueuse jusque dans ses divisions, pleine du plus pur enthousiasme qui ait jamais animé des hommes, pénétrée de la grandeur de sa mission et s'élevant jusqu'à elle ; terrain vierge de l'éloquence politique ou toutes

les variétés de cette élocution pousse avec les inconvénients et les grandeurs de la végétation primitive. Jeuve arène ou le docteur Guillaumin, faisant son rapport sur la funèbre machine dont on lui attribue fausement l'invention, pouvait dire avec une inexpérience grotesque : « Avec ma machine, je vous coupe la tête en un clin d'œil, et vous ne souffrez pas ; » presque en même temps qu'une voix plus grande que celle de l'orateur antique criait : « La banqueroute est à vos portes, et vous déshérez ! » La Législative, plus tumultueuse, moins forte, déjà débordée par les passions, et ayant plutôt le sentiment vague que la nette perception de ce qu'il faudrait faire. La Convention, rude, énergique, impatiente, semblable à une statue de bronze de la Necessité. Les Cinq-Cents, au 18 brumaire, jurant de *faire tomber ou mourir*, dernier cri du patriotisme effréné sous le corsier du conquérant. Le Sénat et le Corps-Législatif, vieillards radoux, squelettes des assemblées précédentes, que le poison du despotisme, pareil à celui des Borgia, a fait passer en quelques instants de la jeunesse et de la force à la vieillesse et à l'impuissance. Enfin les Chambres de la Restauration, anacréons directs des notés, qui, après avoir accepté le droit divin des rois, ont pensé, en 1830, qu'il leur appartenait d'humilier ses trônes.

Cette rapide excursion à travers le précédent demi-siècle nous a conduits à la porte du Palais-Bourbon.

Si nous sommes venus par la place de la Concorde, croyez-moi, ne regardons pas long-temps l'édifice. Il est lourd sans même avoir l'apparence de la grandeur, nu sans les semblants de la simplicité. Ces murs aveugles qui s'attachent comme deux ailes à la colonnade du fronton, sont du style le plus indigent, et offrent l'aspect d'un bâtiment inachevé. Mais Alcibiade, comment par Babylone, nous apprend que la docte antiquité elle-même renfermait dans les boîtes les plus bizarres les plus précieux ornements ; ne nous arrêtons donc pas à l'apparence, et entrons ensemble dans le palais.

Voici d'abord une première salle d'attente où se tiennent quelques personnes de la livrée de la Chambre. Elles doivent ventiler les cartes d'admission dont il faut être pourvu pour pénétrer plus avant. Telle est la consigne rigoureuse, mais elle n'est pas toujours exécutée, et il est rare, au contraire, qu'on ne puisse passer directement dans la salle suivante, qu'en style de palais on appelle la salle des Pas-Perdus. Deux groupes de bronze se font face aux deux extrémités. L'un est une cent millième reproduction du Laocoon antique. Quoique dans la salle des séances, qui ouvre sur celle-ci, on parle souvent de l'hydre de l'anarchie, on n'a pas assuré que le serpent mythologique n'était nullement une allusion. L'autre groupe se compose de Partus et de sa femme ; ce groupe, qui, malgré la gravité du lieu, doit rappeler aux députés leurs plaisanteries de collège, n'est pas plus symbolique que le premier ; car l'exaltation toute stoïcienne du suicide et du mépris de la vie, qu'il représente, n'a pas de sens applicable, que je sache, à nos pacifiques citoyens venant discuter annuellement les affaires du pays. Cette salle des Pas-Perdus présente généralement un aspect assez animé. Des groupes affairés s'y croisent en tous sens. Ici, c'est une famille de province qui accoste un buissier de la Chambre et l'envie demander le député de l'arrondissement d'où elle vient pour qu'il lui donne des billets d'entrée. Là, c'est un solliciteur de fonctions publiques qui entretient un député de sa petition ; le député, soucieux, envoie comme un homme à qui on demande ; le solliciteur, pressant, énergique, magniloquent comme un homme qui demande. Plus loin, un député prie un journaliste de rectifier une erreur qui s'est glissée dans le compte-rendu d'une des opinions qu'il a soutenues dans les bureaux. On cause, on va, on vient dans cette salle, avant, pendant et après les séances.

Je ne vous parlerai pas de la salle des Conférences, ni de la bibliothèque, ni de la buvette, qui ne sont pas des lieux ouverts au public ; je dirai seulement, comme un trait de mœurs qui n'est pas sans importance, que la buvette ne date que de l'Empire pour les assemblées de libérants. Peut-être leur avoir-elle été donnée pour les consoler de ne pas délibérer. La buvette de l'ancien régime, que défunte Babonnette a illustrée, ainsi que les serviettes qu'elle en empruntait, était pour la Convention, par exemple, parmi les traditions d'un passé détruit. Ce petit fait, si les recherches que me l'ont fait connaître sont exactes, en dit plus qu'on ne pense ; car il est notoire qu'il faut que les députés, comme les autres hommes, se trouvent dans des circonstances bien terribles pour qu'ils oublient de se rafraîchir.

Un député de nos amis nous a ouvert la salle des séances. Elle forme un hémicycle. Le bureau du président, assisté de deux secrétaires-députés, attire d'abord notre attention. Sur un gradin un peu supérieur on voit un petit bureau réservé au secrétaire de la Chambre, employé qui ne fait pas partie de la députation. Au-dessous du bureau du président se dresse la tribune, Capitole pour les uns. Calvaire pour les autres ; pour le plus grand nombre, lieu saint qu'en vain traiterait de profane en y montant. Aux deux côtés de la tribune, deux pupitres pour les sténographes du *Moniteur*, devant, des sièges pour les buissiers. Un tableau représentant le serment du 9 août domine cette partie de la Chambre, flanquée parallèlement de deux statues figurant, l'une, la Liberté ; l'autre, l'Ordre public. La muraille qui supporte ce tableau et ces statues est revêtue mi-partie de marbre, mi-partie de stuc ; des panneaux vert et or et des bas-reliefs l'ornent et la décorent. En face du président et venant se rattacher à son siège par les deux extrémités, s'étagent les bancs des députés. Les noms de droite, de centre, de gauche, données aux fractions politiques de la Chambre, viennent de la position respective des membres qui les composent autour du fauteuil de la présidence. Des tribunes garnies de drap rouge sont percées, sur un double rang, dans toute l'étendue du demi-cercle, et embrassent tous les bancs de la Chambre : tribune des princes, tribune du corps diplomatique, tribune des pairs de France, tribune du conseil d'Etat, tribune des journalistes, tribune du public ; cette dernière





(M. Sauzet, président de la Chambre des Députés.)

tribune ne contient guère que trente places. La publicité des séances de la Chambre, si on prend le mot au pied de la lettre, est donc à peu près une fiction. Mais il n'était pas dans le vœu du législateur de leur en donner, en ce sens, une plus étendue. On se souvenait de ces tribunes pleines d'orages de la Constituante et de la Convention, et on ne voulait laisser venir qu'un public assez limité pour pouvoir, au besoin, être mis tout entier au corps-de-garde. La véritable tribune publique, c'est celle des journalistes. Députés de l'opinion, ayant aussi leur droite, leur gauche et leur centre, silencieusement rapprochés dans l'étroit espace de

cette tribune, réunis par une sorte de trêve de Dieu, quelque violente que doive être la bataille du lendemain, quelque furieuse qu'ait été celle de la veille, ils laissent à la porte tous leurs souvenirs et tous leurs projets; ils sont là pour ainsi dire comme les vœux attentifs de la France, observant ses représentants, en attendant qu'ils deviennent les mille et mobiles voix de la patrie.

Les tambours ont battu aux champs. Le président a passé devant la haie des gardes qui lui présentent les armes. Il entre dans la salle, et la séance est ouverte. On peut dire que chaque séance a sa physionomie distincte : quelquefois

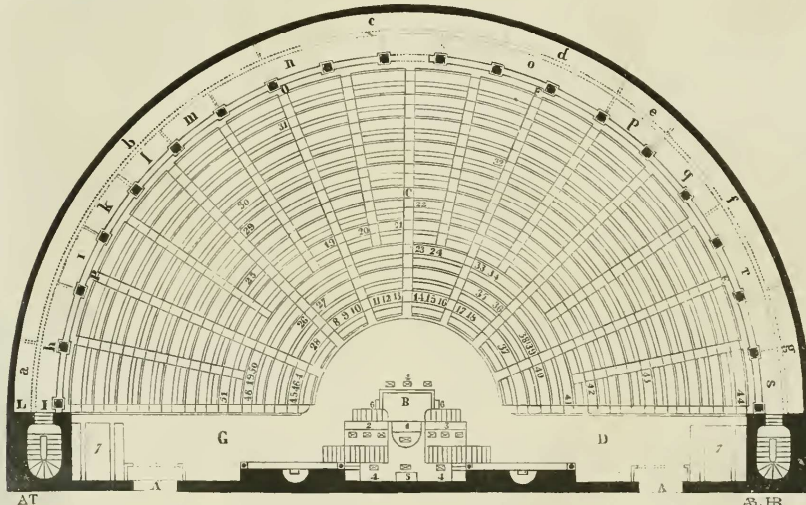
agitée, passionnée, sombre, concentrée; souvent calme, tranquille, assoupie, selon la nature des questions qui s'y succèdent. Cependant cette variété n'est pas sans quelque fond d'uniformité. Il y a des traits fondamentaux qui ne changent pas ou qui du moins ne se modifient guère, et parmi lesquels on peut compter l'absence de solennité dans la tenue de l'assemblée. Presque toujours, au commencement des séances, la Chambre ressemble, qu'on ne passe la comparaison, à une classe d'écoliers indociles; les huis-siers crient : Silence! au milieu du bruit; le président agite en vain sa sonnette; l'orateur qui est à la tribune s'entend à peine lui-même et n'est entendu de personne.

Il y a plusieurs causes à cette simplicité bourgeoise des séances : le défaut d'uniforme y est pour quelque chose, mais surtout le caractère et la position sociale des membres de la députation. Industriels pour la plupart, ils n'ont ni l'habitude, ni le goût, ni le besoin de ces formes que les aristocraties se plaisent à multiplier, et qui y sont en effet non-seulement des privilèges, mais des garanties et des libertés. Au contraire, ces formes répugnent aux pouvoirs démocratiques, pour qui elles n'ont plus de sens ni d'utilité; et plus ceux-ci ont d'attrait et de puissance réelle, plus ils dédaignent l'apparat et le costume. A la Chambre, les députés causent entre eux avec le laisser-aller du coin du feu; cependant ils votent une loi qui obligera trente millions d'hommes. Ils sont là quatre cents citoyens pour la plupart dans un costume plus que simple et que rien ne distingue; cependant ils sont en fait le premier pouvoir de l'Etat.

En Angleterre, la Chambre des Communes, qui, relativement au moins, joue le rôle d'une assemblée démocratique au sein d'une aristocratie, offre un singulier mélange de ce laisser-aller, de ce dédain du costume propre aux démocraties, et du respect de la forme et de la tradition qui caractérisent les pouvoirs aristocratiques. Si on compare, sous le rapport de la tenue, les honorables d'outre-Manche et nos députés, quelque turbulents que ceux-ci nous paraissent, ils doivent céder la palme du tumulte, du bruit, du genre débraillé, si je puis m'exprimer de la sorte, à leurs confrères de l'autre côté du détroit. Les journaux anglais eux-mêmes



(M. Shaw Lefebvre, président de la Chambre des Communes.)



A. Entrées de MM. les Députés.  
G. Couloir de gauche.  
D. Couloir de droite.  
B. Tribune des orateurs.

1. Le président de la Chambre.  
M. Sauzet.  
2. Secrétaires : MM. Boissy-d'Anglas, Las Cases.  
3. Secrétaires : MM. de l'Espée, Lacrosse.  
4. Huisseries.  
5. Secrétaire de la présidence.  
6. Sténographes.  
7. Bureau du Moniteur.

MM.  
8. Camu-Gridaine, ministre.  
9. Teste, id.  
10. Villemain, id.  
11. Martin (du Nord), id.  
12. Duperré, id.  
13. Lapiagne, id.

MM.

14. Soult, id.  
15. Duchâtel, id.  
16. Guizot, id.  
17. Berryer, député  
18. Salvandy, id.  
19. Thiers, id.  
20. Lefebvre, id.  
21. Carné, id.  
22. Jaubert, id.  
23. Sébastiani, id.  
24. Faucher, id.  
25. Gouin, id.  
26. Dupin, id.  
27. Vivien, id.  
28. Boudet, id.  
29. G. de Beaumont.  
30. Tocqueville, id.  
31. Delessert, id.  
32. Viot, id.  
33. Duvergier de Hauranne, id.  
34. Rémusat, id.  
35. Billaut, id.  
36. Jacqueminot, id.

MM.

37. Manguin, id.  
38. H. Passy, id.  
39. Dufaure, id.  
40. Ganneron, id.  
41. Lamartine, id.  
42. La Rochejaquelein, id.  
43. La Bourdonnaye, id.  
44. Emile de Girardin, id.  
45. Lafitte, id.  
46. Arago, id.  
47. Odilon Barrot, id.  
48. Ledra-Rollin, id.  
49. Cornenin, id.  
50. Dupont, id.  
51. Tracy, id.

C. Couloir.

E. Côté droit.

F. Côté gauche.

P. Côté gauche.

O. Centre gauche.

I. Tribunes du premier étage.

L. Tribunes du deuxième étage.

a. Tribune de MM. les rédacteurs en chef des journaux.

b. — haute.

c. — de MM. les journalistes.

d. — de MM. les membres du conseil municipal et officiers supérieurs de la garde nationale.

e. — des gardes nationaux de service.

f. — publique.

g. — haute.

h. — basse.

i. — des anciens députés.

k. — du conseil d'état.

l. — de MM. les questeurs.

m. — de MM. le président et vice-président.

n. — basse.

o. — haute.

p. — de la maison du roi.

q. — de MM. les pairs de France.

r. — du corps diplomatique.

s. — basse.

nous peignent, au milieu des séances parlementaires, les members of Parliament étendus sur leurs bancs, les uns plongés dans un bruyant sommeil, les autres affectant une toux opiniâtre, ou même simulant des cris d'animaux pour interrompre l'orateur du parti opposé. La gaieté de l'Old England, le sarcasme de John Bull, s'y montrent dans leur rudesse mordante ou dans leur naïve bonhomie. Rien ne ressemble plus à un pugilat que certaines discussions de la Chambre basse, et, quelque aigre que nos représentants puissent apporter parfois dans leurs luttes oratoires, ils n'approchent jamais de la franchise toute nue des procédés parlementaires anglais. A côté de cette verve sans frein, il y a toutefois, dans la Chambre des Communes, un pouvoir qui figure l'élément traditionnel et aristocratique, lequel, jusqu'ici du moins, n'a jamais péri en Angleterre. Ce pouvoir, c'est le président, l'orateur, le speaker. Au centre de cette foule qui s'agite, qui se rue, qui semble n'avoir d'autre règle que la passion du moment, ne voyez-vous pas cette calme et paisible figure, cette robe magistrale, cette perrique à flots blancs, à tournure carrée, qui semble un symbole de l'immobilité? Au milieu de ces habits modernes, négligés, qui dénotent que le costume n'est plus un signe de la position sociale, n'est-ce pas le passé lui-même qui revient au milieu du présent, avec ses solennelles allures, pour présider, comme un aïeul vénérable, les débats de ses petits-fils? Rien d'

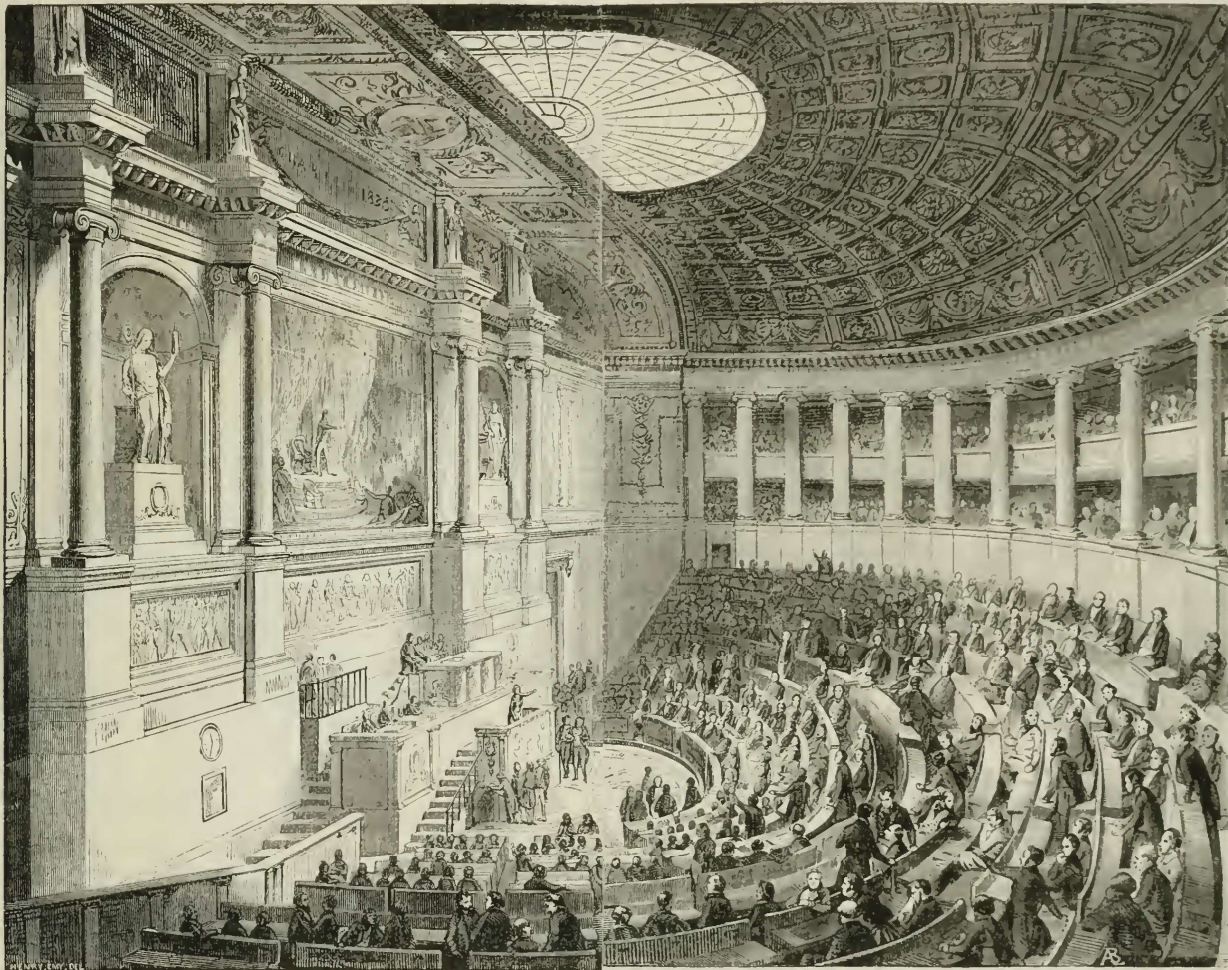


plus original que le *speaker* dans la Chambre des Communes : si elle ne se distingue de la nôtre, sous tous les autres rapports, que par du plus ou du moins, le *speaker* y introduit une différence radicale. Notre président, bien qu'il remplisse à peu près les mêmes fonctions, n'est nullement un personnage analogue. C'est un député comme un autre que rien ne distingue que la place au fauteuil, et qui, lorsqu'il la quitte, peut rentrer dans les rangs sans rien conserver de son caractère. Le *speaker*, au contraire, est le président de la Chambre des Communes, et n'en fait pas véritablement partie, ou plutôt il est la figure de l'assemblée tout entière. La masse d'argent posée devant lui, attribut de l'autorité législative, l'appareil quasi-judiciaire de son costume, tout indique en lui la personification du pouvoir des Communes. Les députés exercent ce pouvoir; lui, il le représente. Toutes ses fonctions actives se bornent à ouvrir les séances par la

formule de recensement, qu'il termine en se comptant lui-même, à donner la parole, à consulter l'Assemblée, etc. Mais ses fonctions passives, si on peut dire, sont de personifier, de signifier la majesté, l'autorité de l'Assemblée qu'il préside. De ces deux sortes de fonctions, le président de la Chambre des Députés n'a que les premières. Sa sonnette, son habit ou redingote (je ne sache pas qu'il lui soit défendu de présider en redingote, ne pouvant rien figurer. Il est le président des représentants d'un pays dans lequel le sentiment de l'égalité prévaut sur celui de la liberté elle-même. Le *speaker* est le chef des représentants d'un pays qui ne tient que peu de compte de l'égalité, et qui est pénétré de ce sentiment plastique du costume, de l'apparat, de la cérémonie, évidemment inspiré chez lui par une longue éducation aristocratique.

Pour qu'il arrive à la Chambre des Députés avec la réso-

lution de ne voir que les faits actuels sans la jurer au point de vue du droit et de la théorie, l'audition des séances est encore un sujet de graves réflexions. Ces hommes, à qui la loi impose le pénible devoir de régler leurs semblables, ces hommes qui décident en dernier ressort de toutes les questions d'autorité et de liberté, de religion et de morale, d'économie politique et de droit public, du moins dans ce qu'elles ont d'extérieur, pour ainsi dire, et d'appliquable à la vie des nations, ces hommes sont-ils par leurs lumières par leurs mœurs, tout ? fait à la hauteur de cette mission redoutable ? Ont-ils tous à un degré assez élevé l'amour des hommes de l'humanité, eux qui ont une tâche cent fois plus difficile et plus haute que de la gouverner, celle de la régler et de la conduire ? Sont-ils tous nous par le sentiment religieux et éclairé de la marche incessante des hommes vers le mieux, sans lequel la loi étroite et injuste devient une



(Chambre des Députés.)

barrière qui parque les peuples dans le malheur et dans l'ignorance, au lieu d'être la source féconde de leur amélioration dans la science du bien-être ou dans la science plus importante des mœurs ? Il n'entre pas dans nos intentions de faire ici une satire trop facile et trop commune ! Aucune malveillance ne nous anime, et ce serait sans vouloir diminuer en rien la sincérité, la dignité, ni les talents d'aucun des membres de la Chambre, qu'après nous être posé ces questions nous hésiterions à les résoudre par une heureuse affirmative. Il n'est que trop vrai que ce terme matérialisme, qui des doctrines philosophiques du dix-huitième siècle est aujourd'hui passé dans les mœurs, et qui forme comme la religion de nos contemporains, est trop fidèlement représenté à la Chambre par la majorité. Qui peut le nier ? La majorité y est incrédule et indifférente. Les questions matérielles y ont le pas sur les questions morales ; et qu'on n dise pas que c'est là une nécessité de la politique pratique, une tendance utile qu'il faut encourager plutôt que la restreindre ; car, encore qu'il soit hors de doute que les intérêts matériels d'un peuple sont dignes de toutes les méditations du législateur, il n'est pas moins incontestable que les questions d'intérêt matériel elles-mêmes sont susceptibles d'être traitées dans un esprit moral, que dis-je ? ne peuvent être complètement et efficacement résolues que lorsqu'un esprit moral les a étudiées, éclairées, agrandies en les rat-

tachant aux questions d'ordre supérieur, dont on ne les sépare jamais impunément. Or, c'est là ce qui manque surtout à la Chambre. Certains économistes peuvent se plaindre qu'elle n'apporte pas assez de lumières spéciales, qu'elle n'obéisse pas toujours dans ses décisions au mouvement progressif de la science contemporaine. Tout en admettant la justice de ces critiques, je dirais volontiers que ce ne serait là qu'un médiocre mal, qu'un mal pour ainsi dire inévitable. Les savants, comme les philosophes, vont toujours plus avant que leur siècle, et on ne peut faire un crime à celui-ci de ne les suivre qu'à pas inégaux. Mais lorsqu'à des lumières spéciales, même assez bornées, se joint un grand sens de la marche de l'humanité, une équitable conscience du droit et du devoir, tout se repare, tout s'accomplit dans une mesure suffisante, rien ne se déchire véritablement dans le tissu de cette grande trame dont Dieu a voulu que les siècles fussent les tisserands. Et, je le répète avec regret, c'est ce génie de l'ensemble, cette compréhension philosophique des choses, cette active et généreuse passion du bien public, ce sont toutes ces vertus essentielles du législateur qui sont souvent à désirer dans l'Assemblée de nos représentants. On y est trop porté à s'imaginer que la politique consiste dans le déclin des grands problèmes de notre destinée, et se renferme tout entière dans ce que je ne sais quelle prudence égoïste, quelle administration plus ou moins habile des in-

térêts de l'industrie, isolée de tous les autres nobles de l'activité humaine. On dira qu'il est impossible que les représentants d'une société en courbe dans le matérialisme aient un autre génie que le génie de la société qu'ils représentent. Sophisme, argument fataliste contre lequel doivent s'armer tous les nobles instincts. Sans doute il y a dans la loi du développement des peuples une force secrète qui les entraîne, mais cette force n'est pas irrésistible ; mais les sociétés, comme les hommes, se font elles-mêmes ce qu'elles sont ; mais il leur reste toujours l'initiative morale et la puissance nécessaire pour l'accomplir. Que les députés se souviennent que c'est d'en haut que viennent les exemples puissants, énergiques, invincibles pour les masses, qu'ils se fassent la genèse avant-garde de toutes les idées de civilisation, de morale, de droit, d'équité, d'amélioration du sort des classes souffrantes ; et, quel que soit le sommeil qui s'est appesanti sur les âmes, le concours de la nation ne leur failira pas. Nous sommes toujours les fils de ceux qui mouraient pour sauver l'intégrité du pays avant avoir fondé sa liberté politique ; et jamais les lois de l'honneur, du courage, de l'humanité et du patriotisme, ne seront invincibles avec sincérité et conviction sans éveiller aussitôt dans toutes les fibres de la France un long et immense frémissement.



## Femmes Françaises.

## AUTEURS DRAMATIQUES.

La critique, s'occupant à l'avance de la tragédie de *Judith*, tombée lundi dernier au Théâtre-Français, s'étonnait qu'une femme osât aborder le théâtre, et prétendait qu'une telle hardiesse n'avait pas d'exemple dans notre histoire littéraire. Une simple nomenclature prouve que la tragédie nouvelle n'est pas sans antécédents.

La première femme dont il soit parlé dans l'histoire de notre théâtre est MARGUERITE DE VALOIS, sœur de François I<sup>er</sup> et femme d'Henri d'Albret, roi de Navarre; elle mourut âgée de cinquante-neuf ans, le 18 décembre 1549. Il nous reste d'elle des mystères, des comédies et des farces : les *Innocents*, la *Nativité de Jésus-Christ*, l'*Adoration des trois Rois*, le *Désert*, la *Farce de trop, prou, peu, moins*.

LOUISE LAMÉ, connue sous le nom de la *Belle Cordière*, suivit de près la reine de Navarre; célèbre par sa beauté et son esprit, elle était encore renommée comme musicienne. Entre autres ouvrages, elle a composé une espèce de drame intitulé : le *Début de la Folie et l'Amour*, ou La Fontaine a puisé le sujet d'une de ses plus jolies fables.

MADEMOISELLE DESROCHES et sa fille CATHERINE DESROCHES parurent vers la même époque. Dans leurs *Œuvres poétiques*, imprimées à Paris en 1578, on trouve *Tobie*, tragi-comédie, et une pastorale à six personnages; on a aussi imprimé sous leur nom la tragédie de *Panthée*, jouée par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne; mais on attribue généralement cette pièce à Jules de Guersans, avocat au parlement de Rennes, amant malheureux de Catherine Desroches.

Pendant le fameux siège de La Rochelle, en 1573, sous Charles IX, les assiégés, qui se comparaient volontiers, dans leur campagne biblique, au peuple fidèle de Béthulie, accueillirent avec enthousiasme une tragédie d'*Holopherne*. Cette pièce, qu'il serait sans doute curieux de comparer avec la *Judith* de madame de Girardin, était aussi l'œuvre d'une femme, épouse d'un des chefs du parti calviniste, de CATHERINE DE PARTHEVAY, vicomtesse de Rohan.

Le dix-septième siècle a donné au théâtre un assez grand nombre de femmes auteurs; parmi elles on compte mademoiselle COSSARD, auteur de la tragédie des *Chastes Martyrs*; madame de SAINT-BLONST, qui fit celle de *Marc et Marcellin*; FRAISCOISE PASCAL, dont on a joué l'*Endymion* et le *Vieillard amoureux*, pièce comique en vers de trois pieds. Mais une femme plus connue que celles que nous venons de citer est madame de VILLEDEUX (Marie-Hortense Desjardins), dont les romans rendirent à la littérature contemporaine le service de faire passer le goût de ceux de Scudéry et de La Calprenède; en l'année 1662, elle fit représenter une tragédie de *Manlius Torquatus*, bientôt suivie de celle de *Nitétis* et du *Carrousel du Dauphin*; cette dernière pièce resta moins long-temps au théâtre que les précédentes.

Les Petits Moutons de madame DESHOLLIÈRES l'ont assurément rendue plus célèbre que sa tragédie de *Genséric*, jouée sans aucun succès, en 1680, par la troupe de l'hôtel de Bourgogne.

Parente des deux Corneille, mademoiselle BERNARD crut sans doute que le talent dramatique appartenait à toute sa famille; elle fit représenter deux tragédies : *Laodamie*, en 1689, et *Brutus*, en 1690. Nos metteurs sous les yeux de nos lecteurs un passage de cette dernière pièce, que Voltaire n'a pas daigné d'imiter :

BRUTES.

N'acheve pas : dans l'horreur qui m'accable,  
Laisse encore douter à mon esprit confus  
S'il me demeure un fils, on si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point, etc.

Voici le même passage dans Voltaire :

ARRÈLE, féméraire :

De deux fils que j'aimais le ciel m'avait fait père;  
J'ai perdu l'un; que dis-je! Ah! malheureux Titus,  
Parle, aije encore un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

L'envie et la méchanceté contestèrent à mademoiselle BERNARD la propriété exclusive de ses œuvres, et l'on fit honneur à Fontenelle de ses succès dramatiques, couronnés, en 1695, par la tragédie de *Bradamante*.

Mademoiselle de SAINTONGE termina le dix-septième siècle. Son goût la porta vers l'opéra : *Didon*, *Circé* et le ballet des *Saisons* furent reçus avec applaudissement.

Mademoiselle BARBIER, au commencement du dix-huitième siècle, s'annonça par une tragédie d'*Arric et Petus*, que l'on attribua à l'abbé Pellegrin. Pour détruire ce soupçon, elle fit jouer *Cornélie* l'année suivante; mais ce fit encore à Pellegrin qu'on en attribua la gloire. En vain donna-t-elle depuis *Tomiris*, la *Mort de Jules César* et la comédie du *Foucon*, on duta toujours qu'elle en fut véritablement l'auteur, et cependant l'excessive médiocrité de toutes ces pièces semblait en garantir l'authenticité. Il est vrai de dire aussi que cette médiocrité même était une preuve non moins forte en faveur de l'abbé Pellegrin.

Mesdames BISSON de LA COUDRAYE, MONICAU, et mademoiselle FLAMINA, ont fait représenter quelques comédies, dans le dernier siècle, sur le théâtre de la Comédie-Italienne, mais peu de femmes ont écrit autant d'ouvrages dramatiques que madame de GONZÈS, fille du comédien Poisson. Infortunée de l'injustice des critiques contemporains, qui, après les succès éclatants de sa tragédie d'*Habis*, jouée en 1714 et longtemps restée au théâtre, prétendaient qu'elle avait em-

prunté le secours poétique d'un teinturier, elle fit imprimer en tête de sa pièce une préface où elle donna à ses calomniateurs le démenti le plus formel.

Nous devons à madame DU BOUAGE les *Amazones*.

Madame de GRAFFIGNY est l'auteur d'une seule pièce de théâtre intitulée *Cénie*, dont le succès a surpassé celui de toutes les pièces dont nous venons de donner la liste.

OLYMPIE DE GORGES, envoyée à l'échafaud par Robespierre, qu'elle avait osé attaquer, fit représenter à la Comédie-Italienne et au Théâtre-Français plusieurs pièces oubliées, entre autres l'*Esclavage des Nègres*, jouée le 4 décembre 1790; MM. Etienne et Martainville assurent que, sans égard pour le beau sexe, le public s'illustrait impitoyablement cette pièce.

De nos jours, la *Suite d'un Bal*, de madame DE BAWR, et les comédies et les vaudevilles de madame ANCELOT ont réussi à la scène. Mademoiselle LOUISE COLLET est auteur d'un drame en un acte, joué à l'Odéon. Le *Gladiateur*, tragédie représentée en 1842 au Théâtre-Français, est l'œuvre de madame D'ALTEMEYER, fille de M. Soumet. La *Cosima*, de madame SAND, a été jugée avec une sévérité passionnée. Enfin madame de GIARDIN vient terminer la liste de ces dames auteurs, parmi lesquelles il faut aussi ranger la mère de l'auteur de *Judith*, madame SOPHIE GAY a donné au Théâtre-Français le *Marquis de Pomenars* et la *Pauvre Fille*, qui, malgré tout le talent de mademoiselle Mars, ne put avoir, en 1824, qu'une seule représentation.

Dans cette liste de pièces que nous avons rapidement énumérées, on compte, comme il est facile de le voir, beaucoup plus de revers que de succès. La *Judith* de madame de Girardin vient encore grossir le nombre de ces tentatives malheureuses.

## Théâtres.

*Lucrèce*, tragédie en cinq actes, de M. PONSARD. — *Judith*, tragédie en trois actes. — *Hernance*, comédie-vaudeville, de madame ANCELOT.

Depuis les tentatives révolutionnaires de M. Hugo, jamais la curiosité publique n'avait été plus vivement émue que par l'apparition de cette *Lucrèce*. Un fait singulier et remarquable, c'est que cette curiosité semblait excitée en sens inverse du mouvement que lui avait imprimé, à plusieurs reprises, l'auteur d'*Hernani*, de *Marion Delorme* et de *Ruy Blas*. Les récits merveilleux qui se faisaient d'avance de la tragédie de M. Ponsard, par l'indiscrétion des lectures et les confidences de coiffes et de salons, promettaient, non pas un pas rétrograde, personne ne veut reculer), mais un retour aux voies plus droites et plus naturelles, aux formes plus scrupuleuses et plus contenues. Quoi donc? l'école dont M. Hugo est le chef inflexible aurait-elle compromis sa cause? Le doigt public se retirerait-il de cette poésie, après plus de douze années d'assauts persévérants, et, l'on ne saurait le nier, d'entreprises heureuses quelquefois, audacieuses tonjours, pour le vaincre et pour le dompter? Nous n'avons ni le temps ni l'envie de discuter ici ce point d'histoire littéraire. Toujours est-il — et pour résumer le fait en quelques mots — que toute fois que le sentiment public se rejette d'un côté, c'est que de l'autre, où il penchait, les déceptions l'ont découragé et que les excès ont fatigué sa conscience. Sans vouloir blesser ici personne, sans mettre en suspicion aucun nom ni aucune renommée, il nous semble prouvé par cette grande manifestation d'espérance et d'attente soulevée tout à coup au bruit de la venue d'une œuvre annoncée avec tout l'appareil d'une sorte de restauration poétique, que le parti littéraire, maître du théâtre depuis 1830, a mal dirigé sa conquête, qu'il a frappé fort sans frapper juste, abattu sans reconstruire, et précipité sans convaincre. — Enfin, le jour de la représentation est arrivé. *Lucrèce* s'est montrée, et, nous le disons avec joie, l'épreuve a tourné à sa gloire. Au contraire de la plupart des ouvrages prématurément exaltés dans la serre-chaude des amitiés emportées et des admirations précoces, elle n'a point démenti les bruits qui avaient marché devant elle. Elle a fait honneur à toutes les espérances, à toutes les promesses. Et maintenant, suivez-moi, et entrons ensemble dans les sentiers poétiques de l'œuvre.

Nous voici d'abord à Collatie, dans la maison de Lucrèce; le mari de Lucrèce, Collatin, est absent, — occupé au camp des Tarquins qui assiègent Ardeë. Lucrèce cherche-t-elle dans Rome quelque distraction à ce veuvage? Gardez-vous de le croire. Simplement et chaste ment retirée dans la pudeur et la modestie du foyer domestique, elle se livre aux soins de sa maison. Ses esclaves, armées de fuseaux, filent de la laine, et elle fait comme ses esclaves. Cependant sa nourrice s'inquiète : Lucrèce aurait besoin de repos et de sommeil.

Faut-il donc que vos yeux s'usent, toujours baissés,  
A suivre dans vos doigts le fil que vous tressez?

Les veilles fatigueront sa jeunesse. Un peu de plaisir et de danse ramènerait la joie et le sourire dans ce foyer désert. Ainsi parle la nourrice; mais Lucrèce absoutit de l'accuser de manquer de sagesse et de pudeur. Peu lui importe que le travail ternisse sa beauté! Ce qu'elle veut préserver, c'est la beauté de son âme et sa pudeur. Son aïeule l'a instruite aux mœurs laborieuses et pures; elle restera fidèle aux leçons de son aïeule.

C'est assez; le temps passe à tenir ces propos;  
Quand la langue se ment, la main reste en repos.  
Poursuivons notre tâche; allons...

Vous le voyez, Lucrèce est une femme accomplie, un véritable trésor. Elle aime la retraite, le travail, et point la

coquetterie; elle est fidèle à son mari absent, et économe d'inutiles paroles. Il faut aller à Rome pour la voir.

Cette honnête solitude de Lucrèce est tout à coup troublée. Sextus, Titus et Arons, fils de Tarquin le Superbe, arrivent du camp d'Ardeë, suivis de Collatin; Brute les accompagne; mais faut-il compter Brute pour quelqu'un et pour quelque chose? Brute n'est-il pas la brute qui sert de jouet aux patriciens et au peuple? Nous verrons bien. — Or, nous jeunes gens, pour se distraire de l'ennui du siège et dans la joie d'un festin, firent tomber le discours sur la vertu de leurs femmes; chacun tint pour la sienne, et Collatin surtout pour Lucrèce. « Eh bien! allons à Rome, dirent-ils, et nous verrons qui de nous a la femme la plus sage. » Vite à cheval! et les voici galopant quatre à quatre, et arrivant dans la ville, la nuit, sans être attendus. D'abord on va chez la femme de Brute; elle donne danses et festins. La femme de Sextus se consolait à table dans un doux tête-à-tête. Cette autre se mirait avec insouciance dans l'acier et se parait de roses et de parfums; cette autre encore, le teint livide et enflammé, jouait l'or de son riche bracelet.

Vous seule, enfin, Lucrèce, à ce luxe étranger,  
Vous vous êtes montrée en sage ménagère,  
Diligente, excitant vos femmes du regard,  
A leurs humbles travaux vous même prenant part.  
..... Oui, Collatin a gagné le pari.  
Gloire à Lucrèce, et joie à son heureux mari!

Cependant la passion criminelle de Sextus vient de s'allumer à l'aspect de cette vertu pudique. « O la belle maîtresse! » s'écrie-t-il, tandis que Collatin invite ses hôtes au festin et ensuite au sommeil, qui doit réparer leurs forces.

Brute reste seul avec Lucrèce. Et ici la situation prend un caractère sévère et grave. Il ne s'agit plus d'innocents travaux au coin du foyer, ni de spirituels et galants paris : Lucrèce a lu dans l'âme de Brute, et Lucrèce le laisse voir. Cette feinte stupidité du fou cache l'âme d'un Romain et le génie d'un grand homme. D'abord, elle s'étonna de voir un Juivus ainsi avili :

Son esprit recula devant cette merveille  
D'un pareil descendant d'une race pareille.

Puis, peu à peu, elle comprit que le feu couvait sous la cendre, et que Brute ne se faisait si petit que de peur de paraître trop grand. Oui, s'écrie Brute :

Oui, j'ai quitté mon nom, mais c'est pour le reprendre.  
J'accepte tous leurs coups, mais c'est pour les leur rendre.

Soyez prudent, dit Lucrèce; un soupçon, un mot peut vous découvrir et faire tomber la hache. Patientez encore; j'ai voulu vous inviter à la résignation en vous apprenant que moi, je vous tiens pour d'autant plus magnanime que vous êtes plus avili. Brute s'attendrit à cette confiance de la noble pitié de Lucrèce : ce n'a-t-il une femme forte et chaste comme elle! il s'abriterait du moins sous le bouchier du bonheur domestique, et l'insulte viendrait expirer à son seuil. Mais les Tarquins lui ont tout ravi : de sa femme, Sextus a fait sa proie. Ainsi Brute est doublement avili comme époux et comme homme.

Voici Sextus qui revient et le raille. Il raconte le voyage que Brute et lui firent à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon. « Celui-là sera roi, dit le dieu, qui embrassera le premier sa mère. » Et Brute de se jeter à terre, et Sextus d'en rire.

Oui, Sextus, vraiment, tu as raison de rire. Brute a été un grand maladroit et un grand idiot, en effet; écoute-le plutôt, tandis qu'il est seul, et que, rejetant son masque de fou, il se parle à lui-même, dans toute la sagesse et la profondeur de son grand dessein :

Celui qui le premier embrassera sa mère,  
Rènera le premier. — Et j'embrasserai la terre.  
N'ajie pas accomplir l'oracle! Et puis encore  
Quand j'eus offert au dieu mon bâton rempli d'or.  
« Brute, me fut-il dit, tu m'offres ton emblème;  
« La substance est pareille et l'écœuré est la même.  
« Tu baises briser le sceptre, et par deux fois  
« Le nom qu'on donne aux fous sera fatal aux rois.  
« Qu'on donne aux fous? c'est bien le nom dont on me nomme.  
Mais alors c'est donc moi qui gouvernerai Rome?  
En effet, j'éprouvais comme un clancement  
Et m'emportait en haut vers le commandement....  
Et cet honneur, c'est moi qui attend l'honneur suprême  
De régner mon pays, et non point, et moi-même,  
D'affranchir l'avenir, de punir le passé,  
Et de glorifier mon surnom d'insense

Au milieu de ce magnifique élan du génie et du patriotisme de Brute, au moment où le citoyen promet à Rome son sang pour la délivrer, et lui fait, en attendant, l'offrande de sa patience et de ses humiliations, il est interrompu par Valère, son ami et le complice de son projet glorieux. Valère vient l'exhorter à agir et à pousser le cri d'indépendance. Non, il n'est pas temps encore, réplique Brute; les patriciens sont las, mais le peuple ne l'est pas; laissons la tyrannie descendre jusqu'à lui :

Laisse faire;

L'impunité les pousse, et c'est en quoi j'espère.  
Un premier attentat couronné de succès  
Est un chemin frayé vers les derniers excès.

D'ailleurs, il ne s'agit pas seulement de renverser, il faut savoir reconstruire. Qui mettra-t-on à la place des Tarquins? — Ce sera toi, dit Valère.

BRUTE.

Valère, si mon venu doit prévaloir, ni moi  
Ni personne jamais ne se nommera roi;  
Tarquin fut un tyran : un autre pourrait l'être.  
Rome, telle qu'elle est, n'a plus besoin de maître.



Quand, faible et menacée, il fallait qu'un début  
Elle vainquit sans cesse, au prix de son salut,  
Alors, il était bon qu'une forte puissance  
Aux insubordonnés apportât l'obéissance,  
Et pour mieux faire face au choc ennemi,  
Doubler la résistance et la discipline;  
La grandeur du danger tenait l'âme en haleine,  
Et nourrissait ainsi la fièvre sous la cène;  
Le guerrier respirait dans le sujet soumis.  
Mais Rome a triomphé de tous ses ennemis,  
Et ne combattait plus pour sauver ses murailles,  
N'a plus la même ardeur à gagner des batailles.  
Cette sécurité dans laquelle on s'endort  
Rend les esprits trop mous et le pouvoir trop fort.  
Depuis qu'il ne sert plus la défense commune,  
Le sceptre ne sert plus qu'à sa propre fortune;  
Affranchi du péril de nos rivaux anciens,  
Il s'essaye à présent contre les citoyens.  
Son audace s'accroît du peu de résistance;  
Rome, trop tôt sauvée, a perdu sa constance,  
Et façonnée aux lois, n'a même plus au cœur  
D'un peuple impolie le sauvage vigueur.

Pour éviter ce danger du pouvoir absolu, Brute destiné à Rome une autorité partagée entre deux chefs :

Rome redeviendra toute énergique et libre;  
Elle eût été, chétive, esclave de ses rois;  
Libre, elle soumettra l'Italie à ses lois.

Ainsi, dans cet entretien avec Valère, qu'il faudrait citer tout entier, Brute s'élève au sommet des plus hautes méditations du politique et du citoyen, mais pour retomber bientôt dans la torture et l'abaissement de son courageux martyre. Tullie, sa femme, Sextus, amant de Tullie, viennent effrontément étaler à ses yeux le spectacle insolent de leurs querelles amoureuses. A quel bon se gêner devant un fou? Sextus aime Lucrèce, et Tullie en est jalouse; de là un combat de railleries et de colère d'où jaillissent de vifs éclairs de poésie. Le croiriez-vous? Sextus a l'audace de prendre Brute pour juge, et l'invite à prononcer entre Tullie et Lucrèce. Mais Brute :

Est-ce que les brebis aux louves sont pareilles?  
Est-ce que les félons visitent les aubettes?  
Non, chacun suit la voie on l'enferment ses goûts;  
Pourquoi donc parlez-vous de Lucrèce entre vous?

Sextus se retire en raillant; alors Brute, l'âme déchirée :

Qu'en dites-vous, Tullie?  
Pensez-vous que ce soit assez être avilie?  
Qu'espérez-vous encore qu'il soit plus innocent?  
Ne vous suffit-il pas des mépris d'un amant?...  
Quand la tête volée et ceinte de verveine,  
La robe jointe au corps par un bandeau de laine,  
La quenouille à la main vous avez pénétré  
Au delà de ce seuil à Vesta consacré,  
Avez-vous résolu d'en chasser la déesse?...  
Si le ciel, qui voulait affaiblir ma raison,  
M'interdit de venir moi-même ma maison,  
Deviez-vous pas bien mieux soigner, d'un œil austère,  
L'honneur d'un bon vieux seul dépositaire?  
Et combien tout bon ne serait-il réhaussé,  
Si vous aviez vécu pour le pauvre insensé!

Il est temps que cela finisse; il est temps que Tullie songe à son expiation. Brute le lui dit sans ressentiment; le dédain a tué en lui la colère. A cet arrêt terrible, à cette voix d'un fou qui parle comme un sage, Tullie, épouvantée, croyant reconnaître un avertissement des dieux, va cacher sa terreur dans l'orgie.

Cependant, Sextus a résolu de se faire aimer de Lucrèce :

Dit Vesta l'aimer, dit le cœur de Lucrèce  
Surpasser en airain Diane chaste et pure;  
N'importe; mon amour ne peut être en défaut;  
Je l'aime en furieux, je l'aime, il me la faut.

Le premier de vos rois n'a-t-il pas du le jour  
Aux autels profanes par un divin amour?  
Lui-même, à la faveur d'une perdue ancore,  
N'a-t-il pas demandé des hymens à la force,  
Et, par ce crime heureux, prolongé nos destins?

Nous sommes tous les fils d'un attentat immense;  
De quel droit m'accuser si je le recommence,  
Et si mon sang, ce sang par l'audace acheté,  
Fait de l'audace au lieu de couler l'hérédité?

Mais Sextus n'est pas délivré de Tullie. L'amante jalouse poursuit le séducteur qui l'abandonne; il faut qu'il s'explique : l'aime-t-il encore, oui ou non? Non, répond Sextus :

Non, je n'eus pas l'idée alors, qu'il m'en souviendrait,  
D'engager à jamais votre vie à la mienne;  
Je me peignais l'amour non pas voile de pleurs,  
Mais joyeux, souriant et couronné de fleurs,  
Libre des clous d'airain, de ces pesantes chaînes,  
Dont Nemesis unit les implacables haines,  
Suivant sa fantaisie, et, toujours jeune et beau,  
Fier du plaisir ancien en courant au nouveau.

Tullie est maintenant grondée et maussade; Sextus n'en veut plus. Qu'est devenu le temps où elle promenait son éternel sourire sur ses adorateurs charmés, aimant chaque fête et présidant aux festins joyeux? Enfin, Tullie, se voyant abandonnée, éprouve le remords de sa flétrissure; son indignation et son repentir s'exhalent avec éloquence :

Tu m'as conduite au crime à travers la mollesse,  
Tes conseils corrupteurs préparaient ton pouvoir;  
Tes desirs m'attendaient sur le seuil du devoir!  
C'est par tes soins qu'il te bruit et la splendeur  
Ont classé le travail, gardien de la pudeur.

Les dieux te puniront, ô Sextus, et l'ombre de Tullie est promise à la pâleur de tes rêves; mais qu'importent ces repro-

ches au voluptueux! — Sextus résiste à une prédiction plus terrible encore et plus menaçante, à la prédiction directe des dieux eux-mêmes, qui s'expliquent à lui par la voix de la sibylle de Cumès; cette redoutable pythionisse à travers les mers pour apporter à Sextus son arrêt. Voici les livres fadiques qui annoncent et qui enseignent; Sextus peut y lire la destinée des Tarquins et leur chute prochaine : à quoi bon? — Va-t'en, menteuse pythionisse; Sextus ne veut ni de ta science ni de toi; et la sibylle insultée se retire devant cet endurcissement et cette incrédulité. Alors, rencontrant Brute, elle lui dit :

Salut, premier consul romain!

C'est assez de ces passions violentes et criminelles; reposons-nous et contemplons Lucrèce; que l'innocence de cette chaste figure rappelle le calme et épure l'air autour de nous. Lucrèce, comme nous l'avons vu déjà, est modestement recueillie à l'ombre du foyer, maniant l'aiguille et surveillant le travail de ses servantes. Pourtant elle est rêveuse et triste. Sa journée et sa nuit ont été pleines de mauvais présages : l'éclair a sillonné la nue; un chien a hurlé; le vent a sillé comme une voix sinistre, et Lucrèce s'est blessée au pied gauche. Puis un rêve affreux : il lui a semblé qu'un horrible serpent la dévorait, et de son cœur déchiré et ruisselant sous les morsures du monstre, les gouttes fumantes enfantaient d'innombrables bataillons. C'est l'image de la puissance future de Rome engendrée du sang de Lucrèce.

Ses présages ont dit vrai, car voici Sextus. Il arrive sous prétexte de donner des nouvelles de Collatin; Lucrèce se confie naïvement à son loie et éloigne ses femmes. Sextus, méditant l'attentat, emploie d'abord la séduction de la parole, et cherche, sous le miel de son discours, à faire passer dans l'âme de Lucrèce le poison du désir et de la volupté. Il offre tout ce qui peut tenter une femme : la richesse, l'amour et le pouvoir : il sera roi et il la fera reine. — Lucrèce ne veut qu'une royauté : c'est la royauté de son honneur. Sextus, malgré lui, cède et recule devant cette majesté du devoir qui rayonne dans cette chaste femme; mais, dès que Lucrèce n'est plus présente, la passion de Sextus s'enhardit et s'exalte :

Sibylles, maudissez! mânes, rassemblez-vous!

Rien ne peut plus arrêter le crime.

Lucrèce a fait mander son père Lucrétius, son mari Collatin, Valère et Brute. Ils arrivent d'Arde, ne sachant ce que ce message de Lucrèce veut dire; elle, cependant, s'effrite à eux, pâle, les yeux baissés et vêtue de deuil : « Pourquoi ce deuil? — Je porte le deuil de mon honneur, dit-elle douloureusement. — O ma noble femme! s'écrie Collatin. — Non, je ne suis plus ta femme; l'épouse est morte. — Quoi, morte? »

Et qu'importe

Que le corps soit vivant quand la pudeur est morte!  
Tu n'as devant les yeux qu'un corps déshonoré;  
Pourrait mon âme est pure, et je le prouverai!

Et Lucrèce raconte le crime de Sextus : il s'est présenté chez elle, la nuit, le menaçant de la mort et de l'ignominie, car dans le lit de Lucrèce morte il placera un esclave mort, et dira que, les ayant surpris tous les deux, il a satisfait sur eux son ami Collatin. Et ainsi Sextus sortit triomphant. En vain Collatin : « Je l'honore outrage! » en vain Lucrétius : « Lève tes regards, ma fille; mon baiser efface l'affront! — Non,

Il ne faut pas qu'un jour, des désordres complice,  
Mon exemple devienne un prétexte invoqué,  
Quand aux devoirs d'épouse une autre aura manqué.  
Vous verrez à punir Sextus, et je l'approuverai.  
Mon, j'ai dû n'avoir pas craint la mort, je le prouve!

A ces mots, Lucrèce se tue. Voilà l'occasion que Brutus attendait : saisissant le fer sanglant, il venge les Tarquins à la vengeance et à l'exécution de Rome; et tous, Lucrétius, Collatin et Valère, jurent à son exemple, sur le poignard teint du pur sang d'une femme, de poursuivre sans relâche et d'exterminer cette race exécrable. Le peuple survient; Brute éveille sa colère :

C'est le corps de Lucrèce! ô destinée affreuse.

BRUTE.

De la plus noble femme et la plus malheureuse;  
Apprenez que chez elle un homme, cette nuit,  
Un nocturne larron, comme un hôte introduit,  
A l'épée à la main, la menace à la bouche,  
Montreusement pillé la pudeur de sa couche.  
Il l'a déshonorée à main armée. . . .

Et cet homme, c'est Sextus; A bas Sextus! à bas Tarquin! plus de rois, plus de tyrans! à Rome! à Rome! et la tragédie finit sur ce cadavre et sur cette chute prochaine des Tarquins.

M. Ponsard est un heureux poète. Que de fils d'Apollon dont il est besoin de cacher les vers pour faire croire à leur beauté! Citer M. Ponsard, c'est la manière la plus hâle de faire son éloge, et nous n'avons pas cru devoir employer d'autre rose. On voit par quels heureux dons de la muse le jeune poète a su manier toutes les cordes de la lyre et prendre tous les tons. Ses idées et son style s'accroissent avec une rare souplesse aux sentiments, aux situations et aux caractères; mâles et chastes avec Lucrèce, tristes, vigoureux et profonds quand c'est Brute qui parle; élégants et sensuels en passant par la bouche de l'insouciant et voluptueux Sextus; passionnés et amers pour peindre la jalousie et les remords de Tullie. — La politique, dans la tragédie de M. Ponsard, parle son langage mild et concis, et la voix calme et simple de la pudeur y contraste, dans sa simplicité adorable, avec les rudes accents du patriotisme et les molles fantaisies du plaisir. Certes, c'est là un mérite précieux et rare que

M. Ponsard a conquis évidemment par une étude assidue des formes, soignées et des modèles antiques. Lucrèce, tout son brillant succès à cette sorte de resuscitation de la poésie du fond et de la solidité de la forme. On est las, à n'en pas douter, de ces mondes impossibles ou la fantaisie exagérée du drame fantastique s'égare depuis dix ans sur un hippogriffe sans frein. Le public, après la fatigue de ces aventures irrégulières et violentes, s'est retrouvé avec ravissement au milieu d'une poésie calme, réfléchie, contenue, où la simplicité n'est rien à l'imagination, et dont la modération double la force. Mais qu'on ne s'y trompe pas. M. Ponsard ne se renferme point avec un scrupule outré dans les limites de la tragédie classique; il n'a pas cette manie de se mettre, ni plus ni moins, dans un habit fait pour un autre temps et pour un autre monde. On a pu voir que M. Ponsard arrivait, suivant l'occasion, à des détails de familiarité intimes et à une variété de tons que l'art de Racine et de Boileau n'admettait pas. Le secret de M. Ponsard est celui d'André Chénier : être antique et nouveau tout à la fois.

Nous n'entendons pas cependant nous jeter dans les emportements d'un cloze exagéré. Lucrèce a ses beautés, mais aussi ses défauts : M. Ponsard a trop de goût et de justesse d'esprit pour ne pas le savoir mieux que personne. Les personnages sont trop solides les uns des autres, et ne se lèvent pas suffisamment par ce fil de la passion et des intérêts qui fait le nœud et la cohésion des œuvres. La scène importante où Sextus prépare l'attentat s'égare en délicatesses raffinées et en subtilités contesques que la passion n'accepte pas. Le style lui-même mériterait, en ce la, qu'on lui fit quelques petites querelles. Il pousse la religion des modèles trop loin, jusqu'à les imiter dans leurs erreurs et même dans leurs vices. Inspirez-vous de Corneille, rien de mieux; mais prenez d'Horace et de Cinna la force et la clarté, et n'allez pas dans votre zèle jusqu'aux subtilités et aux embarras de syntaxe et de grammairie on la lance, émanée et agrandie par le génie, retombant encore, échantonnant la puissante main de Corneille et retournant quelquefois avec lui dans ses langages. A part ces défauts, que la réflexion et l'expérience du théâtre corrigeraient dans M. Ponsard, Lucrèce annonce un poète, et non-seulement un poète, mais un esprit solide et sain. Et c'est là un fait qui on a raison de saluer de tous les encouragements et de tous les braves.

Le premier jour, les acteurs ayant eu peur, leur talent n'a gagné la bataille qu'à demi; le lendemain, et depuis affirmés par le succès, ils ont vaillamment seconde M. Ponsard. Bocage a donné au rôle de Brutus un caractère d'originalité incontestable. Tout acteur, tout grand acteur a ses défauts; Bocage a les siens; mais que de qualités énergiques et pittoresques les compensent! Lucrèce a retrouvé dans madame Burval la chasteté et la pudeur de Kitty Bell mêlées à un vif sentiment de la femme antique. Bonchét a donné à Sextus tout l'esprit, toute l'insolence et toute la grâce qui conviennent. La jalousie et la passion de Tullie ont eu dans madame Halley une interprète digne de tout éloges. Ainsi chacun a eu son succès, les acteurs et le poète.

Judith a été moins heureuse que Lucrèce. Le Second-Théâtre-Français, cette fois, a remporté la victoire sur son aîné. Et d'abord, à juger les deux rivalités en elles-mêmes, abstraction faite du mérite des poètes, Lucrèce ne doit pas triompher de Judith. On peut, on doit s'intéresser à Lucrèce. Certes, une femme de cette simplicité et de cette vertu, forcée dans la chasteté modeste de son honnêteté avérée, s'immolant à la pudeur et fécondant de son sang la liberté de sa patrie, une telle femme touche l'âme et l'élève. Mais, en vérité, comment s'émouvoir de Judith qui se va traitreusement provoquer un homme, l'excite par sa beauté armée de toutes les ruses d'une attrayante parure, et par l'ardeur du festin; puis l'immole, tout ivre encore du vin et du désir qu'elle a versés dans ses veines? C'est là une infamie et horrible action, que Dieu lui-même, qu'on y fait intervenir, ne saurait ni adoucir ni absoudre. Et d'ailleurs quelle différence dans la gravité de la lutte et des intérêts? Que nous fait Bethulie, à côté des grandes destinées de Rome? L'aventure sanglante de Judith est donc un sujet improprie au théâtre. Quelque adresse qu'on y mette, l'épigramme de Racine aura toujours raison, et le parterre, si le pleure pleurera sur ce pauvre Holopherne, se méchamment mis à mort. Cette fois, le parterre n'a pleuré ni pour l'un ni pour l'autre.

La tragédie, s'il y a tragédie, est d'une grande simplicité et peut se raconter en quelques lignes.

D'abord le poète nous fait assister à la désolation de Bethulie, assiégée par l'armée d'Holopherne, la faim et la soif dévorent la ville; les mères désolées pressent leurs enfants sur leur sein et imitent une zoutte d'ém. La misère a tiré le courage, et l'on parle de se rendre. Dans ce tumulte et ce désespoir, une femme vêtue de deuil apparaît au seuil de sa maison : c'est Judith, l'inconsolable, qui pleure son veuvage et porte pieusement le deuil de son époux Manassés. Judith, sentant en elle l'inspiration divine, ramène la force des citoyens abattus, et, se parant de ses habits de fête, prend la résolution d'aller trouver Holopherne pour le séduire et pour l'immoler.

La voix dans la tente du campement, mais déjà ce conquérant est conquis et désarme par les charmes de Judith Phadime, une femme, une femme jusqu'à la main es de cœur d'Holopherne, s'arme de sa passion et de sa jalousie contre cette étrangère, cette Juive au regard séduisant. Cependant ni les reproches ni les emportements de Phadime ni le mécontentement ni les cris de l'armée et des chefs qu'elle amène contre Judith et qui demandent sa tête, ne peuvent détourner Holopherne de son amour. Il brave les uns, il punit les autres, sauve Judith de leur fureur, et se livre ensuite aveuglément à sa dangereuse amorce. — Le festin homicide est préparé. Holopherne vide la coupe fumante, et boit le poison anéantissant dans les yeux de Judith, puis il se retire sous sa tente. Alors Judith, saisissant son glaive, soulève le rideau de pourpre, entre, frappe, et re-





(Théâtre-Français. — *Judith*, tragédie. — Mademoiselle Rachel, rôle de Judith ; Beauvalet, rôle d'Holoferne.)

vient tristement au milieu des juifs, qui saluent leur libératrice par des cris de délivrance et de joie.

Tout manque à un pareil sujet ; l'auteur a cru en adoucir la dureté et en féconder la sécheresse par la passion sincère et la générosité d'Holoferne ; mais comment n'a-t-il pas compris qu'il aggravait ainsi l'horreur qui résulte naturellement de l'action de Judith ? — Que pouvait faire le public dans ce

vide de sentiments et d'intérêt ? applaudir une versification élégante ; se réfugier, pour le reste, dans le silence, et murmurer ça et là, ce qui était dans son droit. Peut-être aurait-il dû se montrer courtois et patient jusqu'au bout. Mon avis est qu'il faut tout accepter d'une femme spirituelle, tout jusqu'à des tragédies ; et vraiment madame Émile de Girardin mérite par beaucoup de style gra-



Théâtre du Vaudeville. — *Hernance*, ou *Un An trop tard*. — Mesdames Thénard et Page, mesdemoiselles Saint-Marc et Castellan.)

cieux et d'aimable esprit qu'on lui passe *Judith* sans plus de sévérité. D'ailleurs, cherchez à *Judith* un poète tragique du côté de la barbe, à qui Molière accorde la toute-puissance, et la barbe elle-même y échouera. Sous les traits de ma-

demoiselle Rachel, Judith est d'une barbarie charmante, et je comprends que Beauvalet-Holoferne s'y laisse prendre et y risque sa tête.

Revenons à des beautés moins farouches : *Hernance*, elle,

est incapable de détruire le moindre Holoferne ; elle a le cœur trop sensible pour se livrer au manèment du coutelas : séparée de l'homme qu'elle aime par des événements inondés de pleurs, *Hernance* le trouve marié à sa sœur. Vous devinez la lutte et le désespoir ! Le mari est tenté de revenir à *Hernance* ; un instant *Hernance* chancelle ; mais sa vertu surmonte son cœur : *Hernance* s'enfuit, et se sacrifie, plutôt que de porter le trouble dans la maison de sa sœur. Ce drame, très-honnête et très-moral, obtient un succès de sanglots : la scène où *Hernance*, retrouvant ses deux sœurs, s'assied près d'elles et leur raconte toutes les douleurs de son passé, mêlées à la joie de les revoir, est tout aimable et toute naïve : madame Ancelot n'a jamais rien fait de mieux ; il y a là trois visages qui s'encadrent agréablement : le frais visage de mademoiselle Saint-Marc, le visage honnête et sage de madame Thénard ; le visage éveillé de madame Page ; et derrière eux, venant se jeter étourdiment au milieu de ces épanchements de famille, un quatrième visage qui se compose des beaux yeux, des dents d'ivoire et des joues appétissantes de mademoiselle Castellan.

#### THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE.

*Le Puits d'Amour*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. SCRIBE et DE LEUVEN, musique de M. BALFE.

Il y avait une fois, à Londres, une jeune Irlandaise arrivée depuis peu de son pays, et nourrissant en secret dans son cœur une passion profonde. Elle avait tout ce qu'il faut pour cela, une âme tendre, confiante et naïve, une imagination vive et ardente. Elle avait aussi tout ce qu'il faut pour plaire et pour être aimée : une taille svelte et déagée, une démarche élégante, des traits délicats et fins, des cheveux blonds les plus jolis du monde, des yeux bleus d'une transparence admirable, et le regard le plus coquettement spirituel. Cette jeune fille s'appelait *Géraldine*. Ce n'était d'ailleurs qu'une paysanne, ou tout au plus la fille de quelque petit bourgeois du pays : cependant elle avait reçu une éducation des plus distinguées. Elle pinçait de la harpe comme un professeur, et savait sur le bout du doigt la mythologie. Avec tant de qualités, tant de talents et tant de charmes, comment n'aurait-elle pas fait tourner toutes les têtes ? Elle n'y manqua pas. Le shériff de Londres, sir Bolbury, fut bientôt à ses pieds. Le roi Édouard lui-même la remarqua, et épousa en son honneur tous les trésors de sa rhétorique galante. Mais le cœur de la belle fut insensible à la séduction. Elle résista imperturbablement à l'éloquence du monarque et aux agréments du shériff. Rien ne put effacer de sa mémoire l'image de son ami Tony le matelot, ni le temps, ni l'absence, ni la mort elle-même. Voilà une amante modèle, et comme je vous souhaite d'en rencontrer une, ô lecteur !

Cependant Tony le matelot l'avait trompée, car il n'était pas matelot et ne s'appelait point Tony. C'était un jeune seigneur de la cour, le comte de Salisbury, rien que cela ! qui, voyageant en Irlande, avait imaginé de prendre momentanément la veste courte et le chapeau gondronné pour se rapprocher d'elle et endormir sa dé fiance. Mais ce qui n'avait été d'abord à ses yeux qu'un passe-temps devint bientôt, les charmes et la vertu de *Géraldine* y aidant, un amour véritable, et par conséquent honnête. Le faux matelot feignit d'être rappelé à bord, et fit ses adieux à *Géraldine*, qui pleura beaucoup, lui fit promettre de revenir, et lui donna ce qu'elle avait de plus précieux, l'anneau de sa mère, comme un témoin irrécusable de l'engagement qu'elle prenait de n'être jamais qu'à lui.

À Londres, le comte ne tarda pas à voir *Géraldine* ; mais c'était, je vous l'ai dit, un vertueux jeune homme, incapable de tromper plus long-temps celle qu'il aimait, incapable surtout de tendre des pièges à sa naïve confiance. Le roi lui imposait un riche et noble mariage, sous peine de disgrâce. Il tenait à la faveur, et il lui sacrifia son amour. Combien de courtisanes, à sa place, se seraient montrées moins scrupuleuses, et n'auraient renoncé ni à l'amour ni à la faveur !

« Va, dit-il à son page Fulby, va trouver *Géraldine*, et sans me nommer, dis-lui seulement que tu es chargé de lui remettre cette bague de la part d'un matelot nommé Tony. Ne lui dis pas que je ne l'aime plus, d'abord parce que cela n'est pas vrai, et puis je serais trop malheureux si elle me croyait parjure. Dis-lui seulement que Tony est mort, et qu'en mourant il l'aimait. »

Le page fit la commission, et se retire, tout surpris du calme stoïque avec lequel *Géraldine* a écouté la fatale nouvelle. Ce page est un enfant sans expérience, et qui ne comprend rien aux grandes passions. *Géraldine* est calme parce que sa résolution est prise ; une résolution péremptoire, qui coupe court à toute douleur, et qui dispense les gens les plus malheureux de s'affliger. Tout auprès d'elle est un puits, — car la cruelle confidence lui a été faite au milieu de la place publique ; — elle ne ressemblait pas au joneur, qui dit :

J'ai cent moyens tout prêts pour sortir de la vie,  
La rivière, le feu, le poison et le fer,



et qui continue à vivre. Elle n'a qu'une seule pièce dans son arsenal, mais elle n'hésite pas un seul instant à s'en servir. Elle monte sur la margelle d'un pas ferme et s'élance dans le gouffre béant le plus héroïquement du monde.

Ce puits avait été, une fois déjà, le théâtre d'une semblable aventure, et c'est pour cela qu'on l'appelait dans le quartier *le Puits d'Amour*. Mais la date de ce fait célèbre se perdait dans la nuit des temps, et depuis il s'était opéré dans les profondeurs du vieux monument des révolutions importantes, dont je ne puis me dispenser de vous raconter l'histoire.

Ce puits s'ouvrait dans le voisinage du palais des rois d'Angleterre. Or, le prédécesseur du roi actuel avait été un très-mauvais roi. Les mauvais rois sont assez naturellement déshérités et poltrons. Il leur faut des cachettes et des portes de derrière. Le monarque dont je vous parle avait donc fait construire en secret un appartement au fond de sa cave, et avait pris le *Puits d'Amour* pour porte de derrière et pour escalier dérobé. Il suffisait de s'asseoir dans un fauteuil qui se trouvait là, et de presser une détente : brrrr ! la machine se mettait en mouvement, le fauteuil s'élevait peu à peu jusqu'au niveau du sol, et vous arriviez hors du palais et au milieu de la place publique sans que personne en sût rien. Pour rentrer, la manœuvre n'était pas plus difficile. Edouard, le roi actuel, trouvant les choses si bien disposées, avait tiré un grand parti de la machine et de l'appartement souterrain. De concert avec quelques familiers, il s'y livrait en secret, l'hypocrisie ! à des plaisirs que le décorum de la majesté royale ne lui eût pas permis de goûter autrement.

Lors donc que Géraldine se précipite dans le *Puits d'Amour*, au lieu de tomber dans l'eau, comme elle s'y attendait, elle rencontre la machine que j'ai décrite, qui se trouvait là tout à point, et qui l'apporte au milieu de la bande joyeuse et avinée. Figurez-vous un agneau qui tomberait au milieu des loups.

L'agneau ne voit pas d'abord tout son danger. Les loups vont venir, mais ils ne sont pas encore venus. Le seul présent est le moins redoutable de tous : c'est Salisbury, accompagné de Fulby, son page, Géraldine le reconnaît et n'éprouve aucune surprise. — Cela vous étonne ? On voit bien que vous ne vous êtes jamais jeté dans un puits ! Imaginez-vous donc qu'on prenne une pareille résolution, et qu'on fasse un pareil saut sans que la cervelle en soit un peu ébranlée ! Géraldine a voulu mourir, elle a cru mourir, elle se croit morte, et pense que c'est seulement l'ombre de son amant qui lui parle, et qui presse de l'ombre de ses lèvres l'ombre blanche et délicate de sa jolie main. Le judicieux Salisbury se garde bien de la déromper : mais, au plus fort de ses transports amoureux : « Vite ! vite ! cachez-vous, s'écrie le page qui faisait sentinelle : voici le roi ! »

Salisbury pousse Géraldine dans un cabinet. Mais je vous ai dit que la jeune Irlandaise était une virtuose. Que trouvait-elle dans ce cabinet ? Une harpe. Or, tout harpiste est comme les tambours, qui ne sauraient voir leur instrument devant eux sans frapper dessus. Géraldine risque d'abord quelques arpèges ; puis l'inspiration lui vient ; le son de sa voix se marie bientôt comme de lui-même aux sons des cordes harmonieuses, et le roi dit : Qu'est-ce que cela ?

Or, vous savez que le roi est peu scrupuleux quand il est dans ses petits appartements. Il fait boire à la pauvrete un vin perfide qui l'assoupit, puis il renvoie tout le monde, et... — Vous rougissez, madame ? Rassurez-vous. Dieu protège la vertu en général, et Géraldine en particulier. Dieu, qui tient dans sa main le cœur des rois, envoie tout à coup à Edouard un irrésistible accès de mélomanie. Au lieu de mettre à profit ce moment si favorable, il prend le ton de l'orchestre, et se met en mesure, et chante si bien son bonheur qu'il oublie de le goûter. Ce que c'est que d'aimer la musique ! le temps fuit, et l'occasion perdue ne revient pas. La police, introduite par Salisbury, s'empare du monarque, qu'elle ne connaissait pas, apparemment. Edouard se voit successivement arrêté par le shériff, malmené par les constables, berné par Salisbury, bafoué par Géraldine ; et, après avoir été dupe de tout le monde, — inévitable et triste sort des rois ! — il est obligé d'unir lui-même à son rival celle qu'il avait espérée pour maîtresse.

Voilà l'histoire de Géraldine et du *Puits d'Amour*. Elle n'est pas très-vraisemblable, il faut bien l'avouer. Est-elle du moins amusante ? Cette question est délicate, et vous la déciderez mieux que moi.

J'aime mieux vous dire quelques mots de la musique de M. Baffe.

M. Baffe est ce compositeur anglais, ou plutôt irlandais, dont je vous ai annoncé l'apparition il y a quelques semaines. M. Baffe a beaucoup d'amis, amis très zélés et très bruyants. Mais, quelque bruit qu'aient fait ces messieurs, avant, pendant et après, ils n'ont pas empêché néanmoins qu'on entendît la partition de M. Baffe, et c'est là de leur part une in-



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Le Puits d'Amour*. — Andran, rôle du comte de Salisbury ; madame Thillon, rôle de Géraldine ; mademoiselle Darcier, rôle du Page.)

signe maladresse ; pour M. Baffe, c'est un malheur. Sans cela on aurait pu du moins l'admirer de confiance.

Avant la première représentation, — cette solennité musicale, comme le disait M. Baffe lui-même dans des réclames écrites de sa propre main, — l'auteur du *Puits d'Amour* était un athlète formidable qui allait tout écraser, un soleil étincelant, dont l'apparition sur l'horizon de l'Opéra-Comique allait plonger dans l'ombre les pâles étoiles qui se disputent un coin de ce ciel étroit et nébuleux. Aujourd'hui M. Baffe n'est plus qu'un compositeur comme il y en a tant, écrivant

correctement la langue, sachant honnêtement son métier, et arrangeant assez proprement des idées qu'il a ramassées partout, dans le cours de ses voyages.

Une montagne en mal d'enfant  
J'étais une clameur si haute,  
Que chacun, au bruit accourant,  
Crut qu'elle accoucherait sans faute  
D'une cité plus grosse que Paris :  
Elle accoucha d'une souris.

## La Vengeance des Trepusses.

NOUVELLE.

Suite. — Voyez p. 73, 89, 103 et 121.)



§ VI. — Léonor trouve le repos.

Don Christoval et Léonor avaient loué une petite maison dans l'île, non loin de la demeure du chanoine Salzer, dont ils avaient fait leur ami. Ils vivaient parfaitement heureux.

Don Christoval leur envoyait tous les trois mois un quartier des rentes de don Christoval, et ce revenu, qui dans une ville eût été à peine suffisant, leur faisait à Reichenan une véritable opulence, jusqu'à leur donner un superflu dont Léonor soutenait quelques pauvres familles. L'excès ne leur coûtait



peu, et leurs plaisirs ne leur coûtaient rien. Ces plaisirs consistaient dans la promenade, la lecture, la musique. Souvent ils allaient s'asseoir au pied d'une grande croix plantée sur le point le plus élevé de l'île, au milieu des vignes. Du haut de ce belvédère, ils jouissaient d'une vue ravissante : ils dominaient tout le lac, à l'extrémité duquel l'œil découvrait, au midi, les tours de Constance inondées de lumière, qui semblaient une ville fantastique perdue dans les nuages; de l'autre côté se dégageait sur un fond clair les sombres ruines de quelques manoirs féodaux, perchés comme de vieux nids de vautours sur ces montagnes bizarres qu'on appelle en allemand le Mont-aux-Grues et les Monts-Jumeaux; en face s'allongeaient sur la rive de riantes collines, et, sur un dernier plan, beaucoup plus reculé, montaient plusieurs étages de glaciers, dont les cimes colossales, éblouissantes de neige se confondaient avec le ciel. Cette croix était le but favori de leurs courses, soit au lever de l'aurore, soit au coucher du soleil. Assis sur un banc de bois, en présence de cette belle nature, d'un aspect si divers et si paisible, ils aimaient à repasser le souvenir de leurs aventures, et finissaient par remercier la Providence qui leur avait inspiré de venir se réfugier dans l'île sainte. Quelquefois ils apportaient avec eux une guitare, et s'amusaient à chanter les airs les plus caractéristiques de l'Espagne, boléros, tirannas, séquidilles, parmi lesquels on pense bien que *Marinero del alma* n'était pas oublié. Léonor prenait plaisir aussi à imiter d'inspiration ces mélodies arabes que les Bohémiens font entendre dans les villages, à la porte des auberges, et qui sont connues en Espagne sous le nom de *caynas*. Ce sont des tenues plaintives brusquement entremêlées de quelques notes rapides, au gré de la chanteuse; et ce chant empreint d'une tristesse ardente et passionnée, ce chant capricieux, dépourvu de rythme, impossible à noter, se prolonge indéfiniment, toujours changeant et varie, sur deux ou quatre mesures d'un accompagnement monotone et invariable; ou plutôt ce n'est pas un chant : ce sont des sanglots, des cris, des soupirs, même des éclats de rire, quelque chose en un mot qui bouleverse l'âme et dont il est impossible de donner une idée à qui ne l'a pas entendu. La belle voix de Léonor, secondée d'un goût exquis, rendait toutes ces émotions, toutes ces nuances avec un accent irrésistible. Les bonnes gens qui travaillaient aux vignes s'arrêtaient pour écouter, et après une ou deux minutes d'extase, ils reprenaient leur ouvrage en disant : « Ce sont les Espagnols. »

Don Christoval avait beaucoup aimé la botanique; ce goût se reveilla en présence d'une nature qui offrait si abondamment de quoi le satisfaire. Don Christoval et don Sulzer, qui malgré son âge était encore robuste et grand marcheur, faisaient ensemble de longues excursions dans l'île ou dans les contrées avoisinantes. Léonor, dans les premiers temps, les accompagnait; mais la naissance d'un fils, en lui imposant de nouveaux devoirs, l'empêcha de chercher au dehors des distractions. A quoi bon d'ailleurs? Tous les plaisirs pour elle n'étaient-ils pas rassemblés autour de ce berceau autour de ce berceau même s'était fondée; le chanoine Sulzer avait été le parrain du petit Carlos; le bon vieillard était fou de son filleul. Il faut renoncer à décrire la joie triomphante de don Christoval. Enfin la venue de cet enfant était, comme le disait don Sulzer, une bénédiction visible du ciel, qui l'envoyait aux père et mère comme un gage de pardon et la promesse d'un long bonheur dans l'avenir.

A l'époque où nous sommes arrivés, le petit Carlos pouvait avoir huit ou dix mois; il venait enervelle. Un matin, sa mère l'avait conduit dans un grand enclos joignant le chevet de l'église, où souvent elle allait s'asseoir au soleil, cachée entre les contre-forts du chœur, un livre ou sa broderie à la main, tandis que l'enfant se roulait sur l'herbe et cueillait des primevères et des marguerites. Ce lieu paraissait avoir servi de cimetière aux anciens moines, car on y voyait encore çà et là quelque large pierre sépulcrale, ensevelie au niveau du sol, et dont la mousse avait effacé l'inscription. Ce jour-là donc, en l'absence de son mari qui herborisait avec don Sulzer, Léonor était dans son boudoir, comme elle l'appelait; elle tenait son fils sur ses genoux et le faisait jouer, lorsqu'elle s'entendit appeler à grands cris à la porte de l'enclos. Elle reconnut la voix du petit messager qui apportait ordinairement les lettres de Constance. Justement on attendait des nouvelles de don Sébastien. Léonor déposa l'enfant sur une vieille table et courut vers le chemin. C'était effectivement une lettre; mais sitôt que la pauvre femme eut jeté les yeux sur l'adresse et reconnu l'écriture, elle pâlit et trembla au point qu'elle fut obligée de chercher un appui contre le mur. Elle lut quelque temps avant d'oser rompre le cachet, tant il lui semblait que ce papier sinistre était rempli de douleurs et d'amertume. Elle l'ouvrit enfin et lut ce qui suit :

« Ma nièce (bien que vous soyez indigne de ce nom),  
« Vous avez souillé l'antique honneur de notre famille;  
« Vous avez abandonné, désolé, celui qui vous avait élevée et qui remplaçait votre père;  
« Vous avez trahi votre Dieu!  
« Ne vous flattez pas que tant de crimes demeurent impunis.  
« La Providence n'a pas voulu que je quittasse la vie ayant d'avoir découvert l'asile où vous cachez votre honte. Voici ma dernière volonté : Je confie au ciel le soin de l'exécuter.  
« Vous, votre complice et vos enfants, si vous en avez, soyez maudits! Je vous donne ma malédiction comme prêtre et comme père! Je vous la donne étant sur son lit de mort. Quand vous lirez ces lignes, dernier effort de ma main défaillante, je n'existerai plus, et ma vengeance aura commencé, car les morts se vengent, Léonor! Vous l'éprouverez. Adieu! »

Léonor, en achevant cette horrible lettre, sentit un nuage descendre sur sa vue; elle fut quelques minutes sans rien distinguer, sans rien entendre, frappée de stupeur et près de s'évanouir. Peu à peu cependant la respiration lui revint, et elle se faisant passage la soulagement, et elle essaya de

marcher. Son regard, attaché à terre, était obscurci par les larmes; elle arriva machinalement à l'endroit où elle avait laissé son Carlos. Tout à coup elle vit devant elle l'enfant couché à la renverse sur la pierre, immobile, ses petits bras étendus et la bouche ouverte, d'où sortait le chapellet que sa mère lui avait laissé pour jouer. Le pauvre enfant l'avait porté à sa bouche et en avait avalé les premiers grains; il s'était étranglé! Ce chapellet était celui de la sœur Dorothee, soigneusement conservé par Léonor, afin qu'il lui portât bonheur!

Les cris de la malheureuse mère attirèrent du monde. On s'empressa de porter secours à l'enfant; mais on reconnut bientôt tout secours était inutile. Dès qu'elle eut acquis cette affreuse certitude, Léonor tomba sans mouvement sur la pierre, à côté de son fils. Quelqu'un survint à l'improviste, à qui l'on aurait dit : « De ces deux corps, l'un est un cadavre, n'aurait su discerner lequel. On les emporta l'un et l'autre. Don Christoval, qui revenait avec don Sulzer, voyant de loin la foule se diriger vers sa maison, courut, et put croire en arrivant que le même coup lui avait ravi sa femme et son fils.

Léonor ne recouvra l'usage de ses sens que pour faire craindre la perte de sa raison. Pendant huit jours elle fut en proie à une fièvre ardente, accompagnée d'un délire presque continu. Dans ses transports, elle demandait son fils; elle exigeait qu'on le lui apportât; elle l'entendait pleurer dans la chambre voisine. Elle lui parlait, tâchait de l'apaiser de la voix, en lui disant les choses les plus tendres et s'emportant contre la méchanceté de ceux qui les séparait. Dans d'autres moments, elle voyait son oncle auprès d'elle. Alors, la maladie lui prêtant des forces, elle se mettait à genoux sur son lit, et, les mains jointes convulsivement, elle suppliait l'archevêque de lui faire grâce : « Mon oncle, mon oncle, cria-t-elle, retirez votre main, rendez-moi notre Carlos! c'est vous qui l'avez pris, je le sais bien; vous l'avez caché dans votre tabouret! Laissez-moi l'y chercher; je suis sûre que je l'y trouverai. Oh! mon bon oncle! nous vous aimerions tant!... Ah! voilà mon oncle qui va nous bénir!... O ciel! il me frappe, il me maudit, il m'écasse! Mon oncle, mon oncle, pardon! retirez votre main! »

A ces crises succédaient des heures d'abattement inerte, pendant lesquelles la malade semblait anéantie. Don Christoval veillait assidûment à son chevet, et montrait une force d'âme et une présence d'esprit incroyables. Le médecin qu'on avait fait venir de Constance était un praticien habile et expérimenté, mais toute son habileté et son expérience étaient ici en défaut; il ne savait que dire.

Le neuvième jour cependant il conçut une peur d'espoir; la fièvre tomba tout à coup d'elle-même; et, pour la première fois, Léonor reconnut son mari. Cet état se soutint deux jours; on essaya de la nourrir un peu; elle s'y prêta, et la tentative réussit. Don Christoval, qui s'était préparé pour un second sacrifice, ressentit une joie aussi vive, aussi pleine que s'il n'eût éprouvé aucune perte. Devant l'idée de conserver Léonor, la mort de Carlos disparut. Telle est la pauvreté et l'égoïsme de l'âme humaine, qu'un seul sentiment, une seule jouissance l'absorbe tout entière; encore bien souvent c'est trop d'une!

Le soir de ce second jour, don Sulzer venait de se retirer, assuré, disait-il, de la convalescence de Léonor; la garde aussi était allée prendre quelques instants de repos, don Christoval veillait seul près de la malade. Elle était moitié assise, moitié couchée, la tête languissamment appuyée contre la poitrine de son mari dont elle serrait la main dans la sienne, et comme abritée sous le bras qui l'entourait. Il y eut un long silence rempli de calme et de douceur; ce fut Léonor qui le rompit d'une voix faible et sans quitter sa position :

« Don Christoval, dit-elle, voyons si vous avez bonne mémoire : vous souvenez-vous où nous nous sommes rencontrés pour la première fois ?

— Certainement, mon amie; je vous avais entrevue au salon, à la cathédrale, mais vous ne m'aviez pas remarqué. La première fois que nous échangeâmes un regard, ce fut à ce combat de taureaux sur la Plaza-Mayor; vous étiez avec les dames de la famille de Medina-Sidonia.

— Le bruit courait alors que vous étiez amoureux d'Inès de Medina-Sidonia.

— Comment l'avez-vous su ?

— Inès me le dit elle-même; entre femmes on se confie bien des choses. Cette confidence me fit de la peine, et pourtant je ne vous connaissais que depuis quelques heures et seulement pour vous avoir aperçu.

— Il avait été question de cela en effet; mais du moment que je te vis, ma Léonor, je le fis serment que tu serais ma femme, quels que fussent les obstacles qui s'élevaient entre nous.

— Tu as tenu ton serment, mais au prix de quels sacrifices, mon ami !

— Et toi, Léonor, te rappelles-tu de quelle façon je parvins à te remettre ton billet ?

— Si je me le rappelle !... C'était au Prado, où je me promenais avec ma duègne.

— Je vous avais suivis pendant toute la promenade.

— Sans doute. Crois-tu que je ne l'eusse pas remarqué ? Au moment où nous remontaient en carrosse, une espèce de pauvre nous aborda sous prétexte de nous demander l'annuaire. J'eus la présence d'esprit de faire monter Léonise la première, et ce fripon de mendiant, au lieu de recevoir une pièce de monnaie, me glissa effrontément une lettre dans la main; après quoi, il s'éloigna en me comblant de bénédictions pour ma charité, si bien que Léonise me gronda et m'appela prodige.

— Jamais les bénédictions ne furent plus justes ni plus sincères; car le pauvre mendiant était au comble de ses vœux : il s'était attendu à un refus exprimé avec colère, et la jeune dame en recevant le papier s'était contentée de rougir, elle avait même souri légèrement.

— Oh! non, je vous promets que je n'ai pas souri!

— Oh! si, j'en suis très-sûr, et vous pouvez m'en croire.

— Je vous crois donc.

— Mais mon espoir fut bientôt renversé, quand j'appris que l'archevêque venait d'enfermer sa nièce chez les nonnes de Sainte-Claire avec le projet arrêté de lui faire prendre le voile. Je fus au désespoir. J'allai consulter Sébastien, et ce fut lui qui me suggéra le plan dont je me servis avec succès. Il savait que le jardinier du couvent avait besoin d'un garçon.

— Comment savait-il cela ?

— Ma foi, je n'ai pas poussé la curiosité si loin. Mais en général ce brave Sébastien avait toujours une abondante provision de renseignements pareils. Il en recueillait de tous côtés, soit pour son usage, soit pour celui de ses amis. C'était un héros d'aventures comparable à don Galaor.

— Quel mauvais sujet! Enfin vous séduisîtes ce malheureux José ?

— Non, pas d'abord. Je me présentai comme un véritable garçon jardinier, en lui avouant que je n'étais peut-être pas très au courant du métier; mais je promis en revanche tant de zèle et de soumission qu'il m'accepta, et pendant huit jours, Sancho travailla très-sérieusement et très-maladroitement au jardin. Je m'étais imaginé que les religieuses venaient quelquefois s'y promener, mais je n'en vis qu'une seule, et ce n'était pas celle que je cherchais ni que je pouvais essayer de mettre dans mes intérêts : c'était l'abbesse elle-même! Un jour que j'étais occupé à tailler des rosiers, je la vis paraître au bout de l'allée avec votre oncle. Ils semblaient absorbés dans un entretien sérieux et venaient à moi. Et vite! je fis deux bouquets à la hâte, et je m'avancai pour les leur offrir. Ils les prirent en riant de ma tournure gauche et de ma mine embarrassée; mais leur préoccupation m'avait permis d'approcher jusqu'à entendre cette phrase de l'archevêque : « Oui, ma fille, arrangez-vous comme vous l'entendez; arrangez-vous pour le mieux; mais il faut qu'il en soit ainsi! »

« Cela me détermina, outre que José, irrité de ma mauvaise besogne, paraissait de me renvoyer. Je me décourais à lui. L'honnête vieillard fut épouvanté, mécontent; mais l'ennemi était dans la place, il eût été bien malaisé de l'en faire sortir sans esclandre. José préféra céder et me servir. Nous conspirâmes ensemble, et tous les jours un nouveau moyen était proposé, discuté et rejeté. Enfin, la mort de cette religieuse me parut une occasion propice; il fallait la saisir et frapper un coup hardi. Chère amie, tu sais le reste.

— Oui, je le sais; et vous, don Christoval, savez-vous quel quantième nous avons aujourd'hui ?

— Le 1<sup>er</sup> septembre. Pourquoi ?

— Le 1<sup>er</sup> septembre! Cette date ne vous dit-elle rien ? En ce moment nous sommes dans l'anniversaire de cette nuit solennelle où, pour vous appartenir, je commis un crime! C'était une nuit tout comme celle-ci; il me semble que je m'y retrouve, que je revois les mêmes objets dans le même ordre, éclairés par la même lumière triste et mystérieuse. Ah! Christoval, il fallait bien vous aimer! Mais, va, je ne regrette pas ce que j'ai fait.

— Et pourquoi le regretterais-tu? Jusqu'ici, malgré nos traverses, n'avez-vous pas été heureux ? Et nous le serons encore davantage dans l'avenir, j'en ai la confiance et le pressentiment.

— Crois-tu ? Ah! mon ami, la malédiction de mon oncle!

— Qu'importe? Penses-tu que Dieu se laisse engager par les injustices des hommes, quels qu'ils soient ?

— Il nous a enlevé notre Carlos !

— C'est une épreuve qu'il nous envoie, la plus grande et probablement la dernière de toutes; mais ce n'est pas la conséquence des paroles de l'archevêque. Quant à ce qui s'est passé dans le monastère la nuit de ta fuite, par combien de larmes, de prières, de bonnes œuvres, n'as-tu pas racheté cette faute ? Qu'avez-vous sacrifié, après tout ? Un cadavre insensible. L'âme qui l'habitait avait connu la violence de la passion, puisqu'elle y avait succombé. N'en doute pas, Léonor, du séjour où Dieu l'a mise, elle a vu tout amour, nous souffrances et tes vortus : elle nous a pardonné. »

En cet endroit, Léonor tressaillit comme réveillée en sursaut; elle s'arracha brusquement du sein de son mari et se mit sur son séant. Ses yeux hagards étaient fixés au fond de la chambre, sa respiration était brève et entrecoupée; d'une voix basse et pleine de terreur : « Christoval, dit-elle, Christoval ! Vois donc! qui est là ?

— Ou, mon amie ?

— Là! là! derrière la porte ?

— Il n'y a personne.

— Si, quelqu'un... Une ombre, un fantôme enveloppé d'un suaire.... Il porte à la main un grand cierge allumé!

— C'est une illusion de la fièvre; ma Léonor, calme-toi.

— Le voilà au pied de mon lit! Il se dévoile... Ah! sœur Dorothee!... Grâce! épargnez-moi, avez pitié de moi!... O ma sœur, ma sœur!... Ah! je suis perdue! mon lit brûle!...

Je brûle! je brûle! »

A ces cris terribles, la garde, le médecin, étaient accourus. Ils se regardaient, ils ne savaient que faire, tant l'épouvante les avait saisis. Don Christoval, au désespoir, s'efforçait d'apaiser la malade en la serrant dans ses bras et en lui prodiguant les noms les plus tendres. Mais l'accent de cette voix, naguère si puissante sur elle, paraissait lui être devenu subitement inconnu. Malgré les supplications et les caresses de son mari, Léonor continuait à se débattre et à crier : « De l'eau! de l'eau!... Une goutte d'eau ! » On lui en présentait; elle repoussait la verre : « C'est de la flamme que vous me donnez!... Oh! ciel! quoi! quel vengeance n'aura pitié de mes tortures!... Ah! Dorothee, quelle vengeance!... Mais vous, vous qui me regardiez immobiles, êtes-vous donc aussi impitoyables qu'elle?... Oh! je brûle! je brûle!... Christoval, tu ne m'as donc pas... Sauve-moi, arrache-moi de ce bûcher!... Christoval, à mon secours! » Et, comme il voulait la prendre dans ses bras pour la déposer par terre, tout à coup, par une convulsion suprême, par un effort inouï, elle se dressa



tout debout, et, exhalant le reste de ses forces dans une clameur perçante, elle retombe pesamment sur son lit.  
La prédiction de la bohémienne était accomplie.

P. G.

(La fin à un prochain numéro.)

## Industrie.

LE SUCRE DE CANNE ET LE SUCRE DE BETTERAVE.

(Suite. — Voir p. 90.)

Les sucres de la Guadeloupe et de la Martinique se vendent aujourd'hui dans les ports, droits acquittés, 63 fr. les 50 kilogrammes, bonne qualité ordinaire, desquels il faut retrancher 24 fr. 75 c. pour les droits. Il restera alors 38 fr. 25 c., sur lesquels il faudra payer, tant aux colonies que dans la métropole, une foule de frais divers dont nous allons donner le détail, et qui ne peuvent s'évaluer en bloc à moins d'une vingtaine de francs et plus. Ces frais sont, aux colonies, outre une tare de 10 p. 100, le coût de la barrique vide, avec le fond, les cercles et les clous, le fret de l'embarcadere au port d'embarquement, le roulage, le pesage et le magasinage pendant un mois au moins, le droit colonial de 1 fr. 70 c. par 100 k., et enfin, comme les colons placés dans l'intérieur des terres ne vendent pas eux-mêmes, une commission de vente de 5 p. 100. A ces frais déjà subis par le sucre au moment où il quitte la colonie pour arriver dans un port de la métropole, il faut actuellement ajouter la perte de poids par suite du coulage pendant la traversée, le coulage en magasin, la tare, les escomptes afférents à chaque opération, l'assurance, le courtage et la police d'assurance, et enfin le droit de douane dont nous avons parlé. Mais ce n'est pas tout encore. De nouveaux frais l'attendent après qu'il est entré dans le port : ceux de tonnellier, de port en magasin, de magasinage pendant un mois au moins, d'assurance contre l'incendie, de courtage de vente, de commission de vente et de garantie qui sont de 3 p. 100. C'est à peine si, tous ces frais déduits, il restera au colon de quoi couvrir son prix de revient. Dans l'hypothèse la plus favorable, il aura, en sus de ses frais de production et de fabrication, 2 fr. ou 1 fr. Avec cette somme modique et presque dérisoire, il faut acquitter l'impôt local et les autres charges coloniales, pourvoir au renouvellement, à l'entretien du matériel et du personnel de la sucrerie, payer non-seulement l'intérêt des capitaux engagés, mais encore celui des capitaux empruntés, et enfin avoir ses bénéfices. Or, c'est ce qui est matériellement impossible. Pour que le colon fût au niveau de ses charges, il faudrait qu'il lui restât, y compris le prix du sucre, un minimum de 23 fr. 50 c. par 50 kilog. de sucre vendu. En ce moment, les entrepôts sont encombrés de 52 millions de kilog. de sucre colonial, qui ne peuvent trouver d'acheteurs ; par conséquent, ils renferment une quantité de sucre qui peut suffire à la consommation de la France pendant plus de cinq mois.

Qu'en se s'ôte donc pas que les colons n'apportent à leur régime intérieur aucune modification, qu'ils n'améliorent pas leurs procédés de fabrication, qu'ils ne réduisent pas leurs frais par l'achat et l'importation de machines. Les colons sentent toute l'importance de ces progrès ; ils comprennent combien leur réalisation aurait d'influence et sur leur bien-être et sur la prospérité future des colonies, mais leur situation misérable les met dans l'impossibilité de faire les avances nécessaires.

Toutefois nous ne pouvons nous empêcher de parler ici d'un essai qui a été dernièrement tenté à l'île Bourbon, et qui, si le succès répond aux espérances qu'il a fait concevoir, pourrait être pour nos colonies le commencement d'une nouvelle ère ; nous voulons parler de la sucrerie qui s'y est établie sous le nom de sucrerie l'incant.

Nous avons exposé plus haut la nécessité où l'on est aux colonies de réunir aujourd'hui la production et la fabrication sur la même sucrerie ; il ne peut ainsi exister aux colonies que deux classes d'individus : les maîtres et les esclaves. Les premiers sont exclusivement propriétaires du sol, et ils ne vivent qu'à la condition d'être à la fois grands propriétaires agricoles et grands fabricants. De classe moyenne, il en existe à peine, car on ne saurait donner ce nom à quelques mulâtres, à des nègres affranchis, à quelques artisans, ou à des journaliers ou ouvriers vivant de leurs salaires. Cet état de choses complique singulièrement la grande question de l'esclavage en ce qu'elle ne permet pas l'existence d'une propriété territoriale intermédiaire. Quelle serait, en effet, la position d'un individu qui voudrait cultiver et produire du sucre avec quelques hectares de terre ? Ses frais iraient immédiatement bien au-delà de ses produits, et il devrait aussitôt cesser une industrie qui ne pourrait que le conduire à la misère.

A l'appui de ces réflexions, nous croyons devoir placer ici quelques chiffres indiquant la population coloniale et ses deux grandes divisions. Nous les trouvons consignés dans un état publié en 1838 par le ministère de la Marine. Ces chiffres ont depuis fort peu changé. La Martinique comptait alors une population libre de 40,413 individus, non compris la garnison et les fonctionnaires non propriétaires. La population esclave montait à 77,459. A la Guadeloupe, il y avait 32,059 individus libres, et 95,609 esclaves des deux sexes. La Guinée française comptait une population libre de 5,056 individus, sur une population esclave de 16,592 ; et enfin, à Bourbon, il y avait 36,803 personnes libres ; le nombre des esclaves était de 69,296. Depuis ce temps, il y a eu dans chacune de ces colonies un assez grand nombre d'affranchissements,

qui, avec le temps, contribueront peut-être à créer le germe d'une population d'ouvriers, mais qui, avec la constitution actuelle du travail aux colonies, convertiront difficilement les individus libérés en petits propriétaires.

A Bourbon, on vient de fonder une sucrerie sur un nouveau modèle, et pourvue de toutes les machines que réclament aujourd'hui les progrès industriels. Tout y fonctionne d'après les procédés les plus nouveaux et les plus avancés. La plupart des appareils qui y sont employés sont ceux dus à l'ingénieur Degrand. Mais ce qui distingue surtout cette sucrerie de toutes les autres, c'est que c'est une véritable usine. Elle ne fait uniquement que fabriquer le sucre avec les cannes, absolument comme le moulin fait de la farine avec le blé qu'on lui envoie. Quelle que soit la quantité de cannes que vous ayez récoltée, vous les portez à la sucrerie, qui les convertit en sucre pour un salaire, qui se paie soit en argent, soit, ce qui est plus habituel, en nature. Le succès de cette sucrerie a déjà déterminé l'établissement d'autres usines semblables, et pour nos colonies, c'est tout un avenir, car elles pourront alors envisager avec moins de terreur les grandes questions dont la solution, la discussion même, les inquiètent et les tourmentent. Du moment où le colon pourra fabriquer ailleurs que chez lui, il se formera une propriété agricole intermédiaire, et le sol, morcelé jusqu'il n'est aujourd'hui, produira la formation d'une classe moyenne dans les rangs inférieurs de laquelle il sera facile de trouver des travailleurs, soit cultivant par eux-mêmes, soit salariés.

Examinons actuellement quelle est la production sucrière de nos Antilles et celle de nos autres colonies à sucre. Réunies, elles peuvent produire aujourd'hui annuellement de 80 à 85 millions de kilogrammes. Dans ce chiffre la Guadeloupe figure pour 35 à 40 millions ; la Martinique pour 25 à 30 millions ; Bourbon pour 15 à 20 millions ; Cayenne enfin, pour 2 millions de kilogrammes. En 1840, année du maximum, cette colonie nous en a fourni 2,144,445 kilog.

Nos colonies toutefois n'ont pas toujours donné une semblable production. Ruinées pendant l'occupation anglaise, elles ne donnaient plus, quand elles sont rentrées en notre pouvoir, que des produits insuffisants. Aussi une ordonnance du 23 avril 1814 dut-elle admettre les sucres étrangers à concourir sur le marché, sans distinction d'origine, avec les sucres des colonies françaises, au droit uniforme de 10 fr. par 100 kilog., droit, du reste, qui fut bientôt modifié par la loi du 17 décembre de la même année.

D'après les recherches de M. Moreau de Jonnés, le produit en sucre brut d'un hectare cultivé en cannes dans nos colonies donne les résultats suivants :

Martinique. . . . .	1,450 kilog. de sucre brut.
Guadeloupe . . . . .	1,500
Guyane. . . . .	1,550
Bourbon . . . . .	1,600

Ainsi à la Guadeloupe, que nous prenons par exemple, un hectare cultivé en cannes donne 1,500 kilog. de sucre brut qui sont fournis par 12,712 kilog. de vesou. En admettant que l'imperfection des machines ou celle des procédés de fabrication laisse au moins un tiers du jus dans la bagasse, nous aurons à la Guadeloupe une quantité de 19,000 kilog. de vesou par hectare. Dans l'Inde, un hectare donne aujourd'hui 32,000 kilog. En appliquant ici le même raisonnement qu'à notre colonie des Antilles, c'est-à-dire en tenant compte d'un tiers de jus laissé dans la bagasse, nous aurons pour chiffre total celui de 48,000 kilog.

La consommation du sucre, restreinte presque partout, et surtout en France, par des droits élevés, ne s'est augmentée depuis un certain nombre d'années que d'une manière insensible. En France, elle est de 4 kilog. par tête environ. En Belgique, elle atteint à peine ce chiffre. En Angleterre, où l'usage du thé et des boissons chaudes est plus général que dans les autres pays, la consommation s'élève à 8 kilog. par individu. A la Havane, elle est de 16 kilog.

Ces chiffres sont ceux qui sont le plus généralement adoptés, comme approchant le plus de la vérité. Car Newman, qui a voulu fixer pour chaque pays de l'Europe la consommation en sucre, est tombé dans de graves erreurs. Il nous suffira de dire que, l'évaluant en masse à 1,011,000,000 de livres, il porte la part de l'Angleterre à 321,500,000 livres, celle de la Belgique à 60 millions, et fait descendre celle de la France à 178,500,000 livres. Cette proportion donnerait à l'Angleterre une consommation annuelle par tête de 20 livres, et à la Belgique de 15, proportion évidemment exagérée, tandis qu'en France la moyenne est supérieure au chiffre des évaluations de ce statisticien.

(La suite à un prochain numéro.)

## Statistique.

MONT-DE-PIÉTÉ DE PARIS

Le dernier compte-rendu administratif du Mont-de-Piété de Paris présente, pour l'année 1841, les résultats suivants :

Le solde du compte des fonds empruntés à 3 p. 0/0, ou montant des 1,120 billets en circulation au 31 décembre 1840, était de . . . . .	16,521,089 f.
Il a été émis, en 1841, 4,016 billets. . . . .	11,818,814
Ensemble, 8,136 billets, représentant la somme de . . . . .	31,342,903 f.
Il a été remboursé, en 1841, 1,003 billets pour la somme de . . . . .	16,358,202 f.
Au 31 décembre 1841, il restait en circulation 4,034 billets pour la somme de . . . . .	14,784,701
Ensemble, 8,136 billets, représentant la somme de . . . . .	31,342,903 f.

ENTRÉE.			SORTIE.		
TOTAL	Articles.	Sommes.	TOTAL	Articles.	Sommes.
1,109,467	17,667,279 fr.	17,667,279 fr.	1,081,081	16,715,986 fr.	16,715,986 fr.
218,862	3,387,900	3,387,900	248,862	3,861,360	3,861,360
1,288,619	21,055,179 fr.	21,055,179 fr.	1,329,943	20,577,346 fr.	20,577,346 fr.
PAR LES COMMISSIONNAIRES			PAR LES COMMISSIONNAIRES		
Articles.	Sommes.	Articles.	Sommes.	Articles.	Sommes.
928,171	12,763,887 fr.	6,035,037 fr.	610,683	7,732,619	7,732,619
113,861	2,332,019	117,981	147,281	3,036,281	3,036,281
1,042,032	15,095,906 fr.	6,153,018 fr.	757,964	10,768,900 fr.	10,768,900 fr.
PAR LE PUBLIC			PAR LE PUBLIC		
Articles.	Sommes.	Articles.	Sommes.	Articles.	Sommes.
4,833,292	4,833,292 fr.	4,833,292	4,833,292	4,833,292	4,833,292 fr.
183,194	3,433,291	183,194	3,433,291	183,194	3,433,291
104,291	1,070,331	104,291	1,070,331	104,291	1,070,331
288,185	9,336,914 fr.	288,185	9,336,914 fr.	288,185	9,336,914 fr.
TOTAL GÉNÉRAL			TOTAL GÉNÉRAL		
1,288,619	21,055,179 fr.	1,288,619	1,329,943	20,577,346 fr.	20,577,346 fr.

Les bonis provenant des ventes montent à 278,332 fr. 85 c.

### MOYENNES DES OPÉRATIONS DIRECTES

Engagements. . . . .	26 fr.
Renouvellements. . . . .	30
Dégagements. . . . .	17

### MOYENNES DES OPÉRATIONS PAR COMMISSIONNAIRES

Engagements. . . . .	13 fr.
Renouvellements. . . . .	19
Dégagements. . . . .	12

### MOYENNES GÉNÉRALES

Engagements. . . . .	15 fr.
Renouvellements. . . . .	24
Dégagements. . . . .	15

### MOUVEMENT GÉNÉRAL DU MONT-DE-PIÉTÉ

Articles : 2,537,291. — Sommes : 44,792,016 fr.

Les diverses opérations accomplies pendant l'exercice de 1841, soit directement par le public, soit indirectement par l'entremise des commissionnaires, se résument dans les proportions suivantes :

Engagements par public, 17 p. 100	par commissionnaires, 85 p. 100
Renouvellements . . . . .	42 — — — — — 58 —
Dégagements . . . . .	62 — — — — — 38 —

En 1839, la proportion des engagements effectués par le public au Mont-de-Piété était sur la totalité de 9 p. 0/0, elle s'est élevée, en 1840, à 12 p. 0/0, et en 1841 à 17 p. 0/0. Ce dernier résultat, avantageux pour les emprunteurs, est dû à la création par l'administration de deux bureaux auxiliaires gratuits.

Voici le résumé des opérations des bureaux auxiliaires 1840. — Articles : 82,801. — Sommes : 1,020,113 f. 1841. — — 177,626 — — 2,192,934 f. 47

L'exercice de 1841 présente donc l'augmentation suivante dans les opérations :

Articles : 91,825. — Sommes : 1,172,821 fr. 47 c.

Un semblable résultat, qui, du reste, a été plus important encore pour 1842, ainsi qu'il ressortira du compte administratif qui n'est pas encore rendu, prouve l'utilité des bureaux auxiliaires et l'avantage que trouverait le public dans l'extension de ces bureaux et la suppression de ceux des commissionnaires.

### DROITS PERÇUS PAR LE MONT-DE-PIÉTÉ

1° Par les dégagements. . . . .	749,749 fr. 20 c.
2° Par les renouvellements. . . . .	605,509
3° Par les ventes. . . . .	153,016
Ensemble . . . . .	1,508,275 fr.

### DROITS PERÇUS PAR LES COMMISSIONNAIRES

1° Par engagements. . . . .	255,277 fr. 74
2° Par renouvellements. . . . .	55,052
3° Par dégagements. . . . .	66,956
4° Par bonis. . . . .	789
5° Commission à 2 p. 0/0 sur 181,293 fr. représentant les renouvellements retirés de leurs bureaux avant l'engagement au Mont-de-Piété. . . . .	3,625
6° Intérêt à 6 p. 0/0 de leurs avances sur celles du Mont-de-Piété. Pour mémoire. . . . .	80
Ensemble. . . . .	391,501 fr. 88



SOMMES PAYÉES PAR LES EMPRUNTEURS :

1 <sup>o</sup> Au Mont-de-Piété, pour droits à 9 1/2 p. 0/0. . . . .	4,508,275 fr. c.
2 <sup>o</sup> Aux commissionnaires, pour droits à 3 p. 0/0. . . . .	391,504 88
3 <sup>o</sup> Aux commissionnaires, pour intérêts de leurs avances. Pour mémoire. . . . .	» »
4 <sup>o</sup> Différences sur les ventes. Pour mémoire. . . . .	» »
5 <sup>o</sup> Bonis acquis aux hospices (liquidation de l'exercice de 1836) . . . . .	79,364 24
Total. . . . .	4,979,141 fr. 12 c

BÉNÉFICES :

Versé aux hospices de la ville de Paris :	
1 <sup>o</sup> Bénéfices d'exploitation réalisés par le Mont-de-Piété sur l'exercice de 1841. . . . .	429,979 fr. 85 c.
2 <sup>o</sup> Liquidation des bonis de l'exercice de 1836 . . . . .	79,364 24
Ensemble. . . . .	509,344 fr. 09 c.

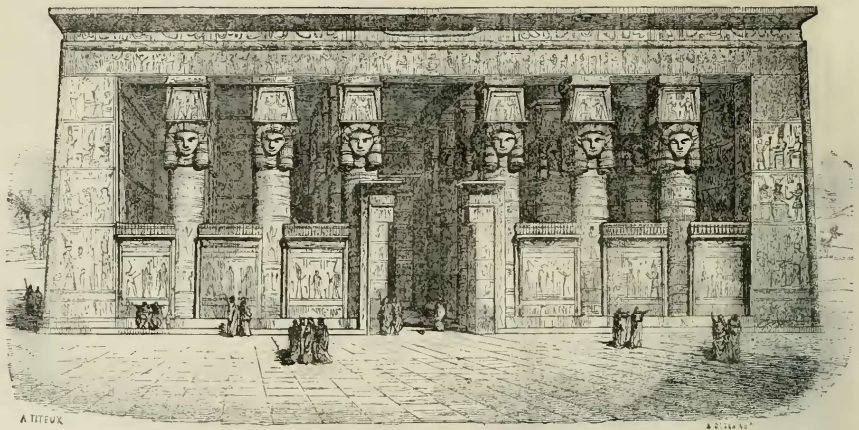
(Extrait du compte administratif de l'exercice de 1841, clos le 30 juin 1842.)

Bulletin bibliographique.

tauration complète de la ville de Thèbes, publiée dans la sixième livraison, est un véritable chef-d'œuvre.

La première planche de la première livraison avait réalisé avec un grand bonheur une idée des plus ingénieuses. Elle représentait en raccourci toute la vallée du Nil, depuis Alexandrie jusqu'à la dixième cataracte. D'un seul coup d'œil on embrasse

ainsi les points les plus intéressants de l'Égypte et de la Nubie, tout l'ensemble des vieux monuments épars sur les deux rives du fleuve, et dont les planches suivantes doivent reproduire en détail les principales merveilles : Alexandrie, le Caire, les Pyramides, Syout, Abydos, Denderah, les vases et imposantes ruines de la Thèbade, celles de Karnac, Luxor, Memnon, la vallée des



(Façade restaurée du temple de Denderah.)

Tombeaux, la première cataracte ou s'arrêta l'expédition française, et en avant de laquelle se détache l'île sacrée de Philæ; puis, enfin, le fameux temple d'Ysamboul.

Dans la sixième livraison, M. Horeau est arrivé jusqu'à Thèbes, dont il a donné la restauration. Il a successivement représenté dans ses grandes planches colorées : l'Aiguille et les Bains de Cléopâtre, la Colonne de Pompée, un marché d'Escalères, le Panorama du Caire, la grande Rue du Caire, la Cour d'une Mosquée, Méhémet-Ali et sa suite, le Colosse de Memphis, les Pyramides et le Sphinx de Giseh, Beni-Hassan, Syout, Mélatel-Arich, Denderah, la salle hypostyle de Karnac, Luxor et Thèbes. Le texte qui accompagne ces beaux dessins est orné de charmantes gravures sur bois, dont nous donnons ci-dessous quelques échantillons. Nous avons choisi à dessin, outre quelques figures, deux monuments arabes (extérieur et intérieur), un monument ancien ruiné et un monument ancien restauré.

La magnifique mosquée Kaloum ou grand moristan hospital fut construite l'an 681 de l'hégire (1249), par Kaloum, qui, ayant recouvré la santé au moristan de Damas, en Syrie, fit vœu de construire un semblable moristan au Caire; ce superbe monument contient à la fois un hôpital pour les deux sexes, une mosquée et le tombeau de Kaloum, qui est sous le dôme.

Le minaret que représente la planche ci-jointe est un des plus beaux minarets d'Alexandrie. La nuit, quand les étoiles brillent d'une splendeur sans égale, on entend au milieu du silence les muezzins desservants, qui, du haut des minarets, chantent ces

paroles solennelles : « Vrais croyants, qui pensez au salut, la prière est préférable au sommeil; reveillez-vous, louez Dieu : il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

D'Alexandrie, transportons-nous à Thèbes.

Malgré les ravages du temps et des hommes, les ruines de Thèbes sont encore tellement majestueuses qu'elles suffisent pour faire concevoir au voyageur stupéfait la réalité des fabuleuses descriptions de cette métropole extraordinaire qu'Homère a si bien définie par ces mots : la Thèbes aux cent portes.

Les premières ruines que l'on trouve au nord, sur la rive droite, sont celles de Karnac, ruines des plus remarquables à la fois par leur grandeur et leur vaste étendue : « Qu'on se figure, en effet, dit M. Horeau, un espace de 130 hectares environ, couvert de pylônes, de portes triomphales, d'avenues, de sphinx, de temples, de galeries, de bassins, d'obélisques, de statues, tout cela énorme, gigantesque, riche par la matière et convert de magnifiques sculptures peintes; qu'on se figure, dans cet étonnant chaos de monuments abattus, des vues toujours majestueuses, grandes de quelque côté qu'on les envisage. »

Au centre de la grande cour, qui a une seconde entrée latérale au sud, il y avait une avenue de douze colonnes aujourd'hui renversées; une seule, encore debout, a réchappé au bouleversement général; il semble que les devastateurs et le temps ne l'aient épargnée que pour témoigner de sa magnificence passée, et rendre plus pénible encore le désordre qui l'entoure. A droite de cette colonne, surgit, des décombres, un reste de figure colo-



(Ruines de Karnac.)



(Un grenadier français aux Pyramides.)

Panorama d'Égypte et de Nubie, avec un portrait de Méhémet-Ali et un texte orné de vignettes, par HECTOR HOREAU, architecte : 12 livraisons in-folio, paraissant de deux mois en deux mois, et contenant chacune trois planches gravées sur cuivre et trois feuilles de texte ornées de dix à douze vignettes sur bois. Prix de chaque livraison : en couleur, 25 fr.; en noir, 15 fr. — A Paris, chez l'auteur, rue Neuve-des-Petits-Champs, 97. — En vente : 6 livraisons; la 7<sup>e</sup> paraîtra prochainement.

M. Hector Horeau avait passé deux années entières en Égypte et en Nubie, occupé à en dessiner les principaux monuments anciens et modernes. De retour en France, il s'est décidé à éditer à ses propres frais, et sans aucun secours étranger, un de ces ouvrages dont jusqu'à ce jour aucun particulier n'avait osé entreprendre la publication. Heureusement pour lui, un succès complet a récompensé son courage, bien que le gouvernement ne lui ait encore accordé aucune souscription, — à qui sont donc données les faveurs ministérielles? — ses livraisons ont paru régulièrement aux époques fixées. La septième sera mise en vente sous peu de jours. La huitième est sous presse. Encore quelques efforts, et M. Horeau aura terminé un des livres les plus beaux et les plus intéressants que la France possède sur l'Égypte.

Ce qui donne aux dessins du Panorama d'Égypte et de Nubie une supériorité incontestable sur ceux de ses rivaux, c'est la couleur. M. Horeau ne se contente pas de dessiner, il peint. Ses grandes planches, colorées d'après ses modèles par d'habiles ouvriers, représentent l'Égypte et la Nubie telles que les voient réellement les voyageurs qui ont le bonheur d'aller les visiter : leur ciel bleu, la végétation si luxuriante de leurs oasis, les mirailles blanches de leurs habitations, les sables arides et jaunes de leurs déserts, et enfin les étranges et magnifiques peintures dont sont couverts encore la plupart des grands monuments de l'Égypte ancienne. M. Horeau a de plus un autre mérite qui n'appartient qu'à lui : architecte, et architecte distingué, il est parvenu à restaurer les principaux temples, aujourd'hui ruines, construits sur les bords du Nil. Il nous les fait voir d'abord tels qu'ils sont aujourd'hui, puis tels qu'ils étaient autrefois. La res-

sale en granit, qui représentait Rhamsès III (Sésostriès). Cette figure et son pendant, aujourd'hui détruits ou enlevés, précédaient un vestibule entre deux pylônes tout bouleversés, dans les ruines

desquels on trouve des hiéroglyphes de grande dimension avec des cartouches, prénoms de l'Enchiris (Skhia) et d'Amon Toutouh ou d'Amon-Touch, auteurs de grands monuments antérieurs à



ces pylones et à l'invasion des pasteurs, c'est-à-dire à 2300 ans environ avant Jésus-Christ.

C'est en traversant les montants d'une énorme porte qui domine aujourd'hui les pylones qui la dépassaient autrefois, et en franchissant de colossaux blocs de pierre, que l'on entre dans la magnifique salle hypostyle de Karnac. Cette salle fut commencée 1580 ans avant Jésus-Christ, par Memphthah 1<sup>er</sup> (Ousire), et continuée par ses fils, Rhamès II et III. Elle ne contient pas moins de cent trente-six colonnes de proportion gigantesque, couvertes,

souverains faisant des offrandes aux divinités; le plafond est orné du fameux zodiaque rectangulaire; sur les quatre faces du chapiteau sont les têtes d'Isis au gracieux sourire et aux oreilles de vache; ces têtes, qui toutes ont été martelées probablement par les chrétiens lors du christianisme, ou par les musulmans iconoclastes, soutiennent des petits toits, les supportant les solides et les plafonds, dans lesquels sont sculptés des éperviers deployant leurs ailes et portant des harpes, lances d'armes des Pharaons, et où l'on retrouve des femmes nues et allongées, qui, chez les anciens, étaient l'emblème de la voûte céleste.

Après ce vaste portique, on entre dans une salle décorée de dix colonnes à tête d'Isis, et des sculptures peintes; cette salle commu-



(Nubienne des environs de Philae.)



(Minaret d'Alexandrie.)

Revenons maintenant à Denderah (*Tentyra*), dont l'imposante façade est tournée vers le fleuve. Ce célèbre temple, construit en grès, est remarquable par sa belle conservation. — Il fut commencé par Cléopâtre et Ptolémée Césarion, son fils, et continué par tous les empereurs jusqu'à Adrien et Antonin le Pieux. Il est malheureusement enterré dans les décombres. La gravure ci-dessus le montre tel qu'il devait être à l'époque de sa plus grande splendeur. Les vingt-quatre colonnes, en partie enterrées, de ce magnifique portique ou pronaos, sont couvertes, ainsi que les murs qui les entourent, de sculptures peintes représentant des

scènes mythologiques, et, par une rampe, à des chambres à mi-étage dans lesquelles était le zodiaque circulaire, aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Paris.



(Femme de la Basse-Egypte.)

ainsi que les murs au pourtour, de colossales figures qui donnent une si grande idée des Egyptiens, qu'on serait tenté de croire à l'existence d'une race de géants.



(Femmes égyptiennes offrant des rafraîchissements à un idiot.)



(Intérieur de la Mosquée de Moristan au Caire.)



*Jerôme Paturot à la recherche d'une position sociale et politique*, par M.\*\*\*; tomes II et III, contenant huit chapitres entièrement inédits. — Paris, 1843. *Paulin*, 45 fr.

Jerôme Paturot est le Gil Blas du dix-neuvième siècle. Ces deux victimes de l'organisation sociale de leur époque se ressemblent, du moins sous tant de rapports, qu'il n'est pas permis de nier leur parenté; leur esprit seul le prouverait au besoin; ils appartiennent à la même famille, ils descendent du même père... Le bon sens français, ayant pour organe Le Sage, au siècle dernier, et, de nos jours, un écrivain célèbre, dont nous respectons provisoirement l'anonymat, mais que les contradicteurs belges persistent, malgré de justes réclamations, à désigner sous le nom de Rolfe.

Jerôme Paturot n'avait d'abord publié que la première moitié de sa vie, le récit de sa lutte contre la destinée pendant qu'il cherchait à vaincre tant d'obstacles et de simplicité une position sociale. Il complète aujourd'hui ses confidences et nous raconte les instructives vicissitudes d'une autre phase de son existence aventureuse. Qui n'a lu le premier volume de ses curieuses mémoires ? Qui ne connaît l'histoire touchante de sa jeunesse ? son mépris pour le commerce des bonnets de coton, sa fuite de la maison de son oncle, dont il ne veut pas être le successeur, sa passion pour la gloire, ses amours avec Malvina, ce représentant si fidèle de la grisette française, ce représentant si fidèle de ses semblables, Jérôme manquant de réputation et d'argent... Il voulait devenir célèbre et riche. Quels moyens n'employait-il pas pour conquérir la fortune et la gloire ! Il fut tour à tour poète chevelu, rédacteur en chef d'un journal qui paraissait quelquefois, feuilletoniste, administrateur-fondateur de la société des bitumes du Maroc, écrivain ministériel, philosophe (et quel philosophe !), etc., etc. Enfin, ayant échoué dans toutes ses entreprises, ne pouvant pas se créer la position sociale qu'il s'était rêvée, il se décide à s'expliquer, en faisant des adieux poétiques à ce monde qui ne l'a pas compris... Mais Malvina l'arrête à la mort, son oncle le pardonne, l'heureux Jérôme, guéri de sa folie, revient de ses illusions, épouse sa maîtresse et devient marchand de bonnets de coton dans la rue Saint-Denis.

Après tant d'orages, le pauvre Jérôme avait trouvé un port. Malheureusement pour lui, il n'y resta pas longtemps à l'ancre. Dès qu'il se fut suffisamment reposé, il déploya de nouveaux ses voiles et s'élança une fois encore sur l'océan du monde. Comme il l'avoue lui-même avec une candeur charmante, son exemple eût été incomplet et son expérience insuffisante, s'il n'eût pas frayé tous les Capitoles et gravi tous les Calvaires.

Jerôme Paturot est homme. C'est tout dire. Il a de la fortune, il lui faut des honneurs ; des flatteurs trouvent qu'il ressemble, sous le rapport physique, à Napoléon ; ce lui fait nommer successivement capitaine d'une compagnie modèle, commandant, député ; il aspire même à devenir ministre, quand il apprend qu'il est ruiné... ses créanciers l'enferment à Clémence ; mais le dévouement de sa femme lui ouvre les portes de la prison pour dettes. Rapproches par le malheur, Jérôme et Malvina se pardonnent leurs fautes mutuelles, car ils sont tous deux coupables, et, réunissant les débris de leur fortune détruite, ils vont s'établir au fond d'une province, dans une petite ville où ils ont une maisonnette, où ils vivent en paix en deux petits enfants, où tous leurs jours, qui se ressemblent, s'écoulent sans surprise comme sans douleur.

Ce cadre ingénieux a permis à l'auteur de *Jerôme Paturot* de fustiger tous les vices, de fronder tous les ridicules de notre époque, si féconde en vices et en ridicules. Ainsi, madame Paturot devient dame patronnesse, elle donne des festivals, elle va se faire voir le samedi à l'Exposition des tableaux, elle a l'honneur de recevoir les trois divinités Muses ; elle place chez un instituteur chevelu un de ses fils, qui a la bosse du thème grec. Quant à son mari, ses diverses transformations politiques l'élèvent jusqu'aux plus hautes régions. Il défend devant la commission d'enquête industrielle la cause du bonnet de coton national. Veut il faire construire une maison moyen âge, il apprend à connaître le prix d'un alignement. Tantôt, se rappelant ses anciens triomphes littéraires, il aide à faire un succès chevelu ; tantôt il nous révèle les mystères des sociétés philanthropiques et savantes, de la haute science et de la haute politique. Nous assistons d'abord à une élection dans les montagnes ; puis, revenant de la province à Paris, nous pénétrons avec le nouveau représentant du peuple dans l'intérieur de la Chambre des Députés. Paturot est bientôt arrêté par un instructeur parlementaire, qui lui donne une leçon de politique. Pour se consoler des petites misères de la députation, il prépare, pendant plusieurs semaines, une improvisation qu'il fait imprimer dans le *Moniteur* le discours que l'illustre général l'a empêché de prononcer. Des lors Paturot a atteint l'apogée de sa fortune et de sa puissance : car il recroque la confession d'un ministre ; mais une crise ministérielle renverse toutes ses espérances. La débacle financière suit de près la débacle politique. De la Chambre, Paturot passe à la Bourse, où il perd des sommes considérables ; les escompteurs achèvent sa ruine. La prison pour dettes, les philanthropes, le Mont-de-Piété, une faillite, les créanciers, tels sont les derniers orages de cette vie agitée, les types et les institutions dont se moque avec tant d'esprit que de bon sens l'auteur de cette œuvre sociale et politique. Mais il n'est pas l'ennemi des sciences morales et politiques réserve le premier de ses trente fauteuils qui deviendra disponible.

*Lettres de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>*, publiées d'après les manuscrits de la Bibliothèque du Roi ; par F. GÉNIN, professeur à la Faculté des Lettres de Strasbourg. 4 vol. in-8, de 483 pages. — Paris, *Jules Renard*. (Publication de la Société de l'histoire de France.)

*Nouvelles lettres de la reine de Navarre, adressées au roi François I<sup>er</sup>, son frère*, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi ; par F. GÉNIN. 1 vol. in-8, de 300 p.

Le premier volume contient cent soixante-onze lettres, datées de 1521 à 1549, et adressées à Anne de Montmorency, grand-maitre, puis comte de France, à François I<sup>er</sup>, à d'autres personnages célèbres de ce temps, tels que Méthou, Érasme, l'évêque de Meaux, Guillaume Briconnot, un certain comte de Hohenlohe, doyen du grand chapitre de Strasbourg, ardent schismatique, qui s'efforçait d'introduire en France la réforme de Luther, etc. Les époques et les événements qui tiennent le plus de place dans cette correspondance sont : la captivité de François I<sup>er</sup> à Madrid, après la bataille de Pavie, en 1525 ; la réforme, la persécution contre l'hérésie nouvelle, qui fait brûler Berquin en 1529, et amène, en 1534, la grande affaire des placards ; la mort de Louise de Savoie (1531), l'empoisonnement du dauphin François par Montécuculi (1536),

la guerre contre Charles Quint, dont la Provence et la Picardie furent le théâtre (1536 et 1537).

L'éditeur a classé les lettres dont les originaux, autographes pour la plupart, ne portaient aucune date. Il y a joint des notes nombreuses, soit pour éclaircir les passages obscurs, soit pour relever les erreurs historiques que dément la correspondance de Marguerite.

Parmi les pièces justificatives inédites, on remarque une épître de Marot à la reine de Navarre.

La notice sur Marguerite d'Angoulême est un essai biographique assez étendu (150 pages), dans lequel l'auteur, s'appuyant sur des témoignages contemporains et sur des preuves irrécusables, présente sous un nouvel aspect le caractère de cette princesse si vaillante et savante, estimée par les romanciers et les commentateurs de Marot. M. Génin fait voir que les amours de Marot avec la reine de Navarre sont une chimère ridicule sortie du cerveau de l'abbé Lenglet du Fresnoy, et accueillie avec une confiance aveugle par des éditeurs tels que M. Auguis, qui sont tombés, sans s'en apercevoir, dans les contradictions et les impossibilités les plus grossières. Marguerite, la reine de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>, a payé injustement pour Marguerite, reine de Navarre, femme de Henri IV.

Le second volume renferme cent cinquante lettres à François I<sup>er</sup> et un supplément à la notice (24 pages), où l'auteur a discuté un document inconnu jusqu'ici par cette nouvelle correspondance. Il s'agit d'un écrit où il a existé entre Marguerite et François I<sup>er</sup> une tendresse plus que fraternelle. Le secret de cette nature, après trois siècles d'intervalle, est bien difficile à découvrir, surtout dans une lettre dont les phrases sont voilées d'une obscurité calculée. Cette seconde correspondance, toute confidentielle et adressée au roi exclusivement, offre un intérêt plus vif et plus serré que la première.

L'attribution de ce second volume porte une accusation très-grave contre M. Champollion-Figeac, conservateur en chef des manuscrits de la bibliothèque royale. Lorsque M. Génin tra vailla à son premier volume, il découvrit par hasard l'indication de cette correspondance dont les catalogues ne parlaient pas. M. Champollion lui audacieusement pendant plusieurs mois l'existence de ce manuscrit, lequel, après l'impression du volume, fut, grâce à un second hasard, trouvé caché dans l'armoire où M. Champollion-Figeac serre ses papiers (p. viii). Encore M. Champollion ne voulait-il pas se dessaisir du volume ! Il fallut que, sur la plainte de M. Génin, le ministre de l'Instruction publique donnât un ordre formel. Cet avertissement fut réimprimé tout le long dans un journal, avec le défi à M. Champollion de répondre. M. Champollion en effet garda le silence. Mais il tient de solliciter et d'obtenir pour son fils, M. Aimé Champollion, la commission de publier un choix de pièces inédites du règne de François I<sup>er</sup>, l'abus d'autorité que lui reproche M. Génin se réduit donc à un trait de prévoyance paternelle ; mais il est bon que le public sache que si fréquente les bibliothèques soit mis sur ses gardes et sache à qui il a affaire.

*Histoire et description des voies de communication aux États-Unis, et des travaux d'art qui en dépendent* ; par MICHEL CHEVALIER. 2 gros vol. in-4°, avec un atlas in-fol. renfermant 25 gravures sur acier. — Paris, 1840, 1841 et 1843. Gosselin.

M. Michel Chevalier a divisé cet important ouvrage en six parties. Dans la première il jetait un coup d'œil rapide sur la topographie et sur le climat des États-Unis ; puis, traitant des premiers essais de travaux publics, il donnait un aperçu général des divers plans qui ont été proposés pour un système général de communications. — La seconde partie était consacrée à l'étude des lignes tracées de l'est à l'ouest au travers des Alleghany, ou entre le littoral de l'Atlantique et la vallée centrale de l'Amérique du Nord. — La troisième partie traitait des communications entre le bassin du Mississippi et celui du Saint-Laurent. Avec cette troisième partie se terminait la première moitié du second volume, publié en 1841.

La seconde moitié du tome deuxième, mise en vente le mois dernier, complète la troisième partie, et traite en outre des communications du nord au midi, le long de l'Atlantique (quatrième partie), des lignes qui rayonnent autour des métropoles (cinquième partie) et des lignes établies autour des mines de charbon (sixième partie). A une récapitulation générale des canaux et des chemins de fer de l'Amérique du Nord succède enfin un intéressant appendice sur la constitution des ponts en Amérique.

Le plus grand éloge que l'on puisse faire d'un pareil travail, c'est d'essayer de prouver son importance et son utilité. Or si, pour se rendre compte de la richesse comparative de l'Union Américaine en voies de communication perfectionnées, on rapproche les nombres exposés dans la récapitulation générale de M. Michel Chevalier des chiffres qui représentent la superficie territoriale et la population du pays, on arrive aux résultats ci-après :

L'étendue territoriale de l'Union Américaine étant de 24,700 myriamètres carrés, et la population, telle que la constata le recensement de 1840, de 17,069,453 habitants, la longueur des canaux et des chemins de fer, qui correspond à un myriamètre carré et à un million d'habitants, sera exprimée par les chiffres suivants :

1<sup>er</sup> En comptant les 24,700 Kilom. 50 qui possèdent l'Union après l'achèvement des travaux en cours d'exécution :

Kilom.	par myriamètre carré.	par million d'habitants.
41	59	1
597	856	1,453

2<sup>o</sup> En comptant seulement les lignes ou portions de ligne présentant achevées et livrées au commerce :

Kilom.	par myriamètre carré.	par million d'habitants.
26	28	54
409	399	808

En tenant compte des canaux ou des chemins de fer pour lesquels, au 31 décembre 1842, avait été obtenu un vote législatif accompagné d'une allocation de fonds, la France possède 4,300 kilomètres de canaux achevés ou à achever, et 1,700 kilomètres de chemins de fer dont près de la moitié est terminée ou près de l'être. C'est un total de 6,075 kilomètres repartis sur une superficie de 5,277 myriamètres carrés que recouvrait, en 1840, une population de 34,500,000 d'âmes.

Le royaume-né de la Grande-Bretagne et de l'Irlande est en possession de 4,500 kilomètres de canaux tous achevés, et de 3,600 kilomètres de chemins de fer, presque tous dans le même état, distribués sur une superficie de 3,120 kilomètres carrés, sur laquelle était répandue, en 1840, une population de 27,000,000 d'âmes.

Ainsi la proportion relative à la population, celle qui peut le plus exactement exprimer la puissance productive comparative de chacun des trois pays en voies de communication perfectionnées, représente aux États-Unis, pour les canaux, quatre fois celle de

la France, et, pour les chemins de fer, dix-sept fois. Comparativement à la Grande-Bretagne, où les voies perfectionnées ont acquis un beaucoup plus grand développement que chez nous, la richesse de l'Union Américaine excède celle du Royaume-Uni, pour les canaux, dans le rapport de trois et demi à un, et, pour les chemins de fer, dans celui de six et demi à un.

Il est vrai qu'aujourd'hui les États-Unis sont arrêtés dans leur magnifique essor créateur, tandis que l'Angleterre et la France poursuivent imperturbablement leur œuvre, et personne ne saurait prévoir en quel instant ils pourrout le reprendre quand ils seront en mesure de terminer ce qu'ils avaient commencé avec un si admirable ensemble.

*Journal des Economistes*, revue mensuelle de l'économie politique, des questions agricoles, manufacturières et commerciales. — Paris, année 1842. — 3 beaux volumes in-8. Prix : 30 fr. par an. — *Guillaumin*.

Les succès toujours croissant qu'obtient ce recueil prouve qu'il s'appuie sur une idée juste et qu'il satisfait à un besoin réel. A aucune époque, en effet, il ne fut plus utile d'étudier, avec une entière liberté d'esprit, les questions d'intérêt public livrées à la discussion scientifique, et dans lesquelles il se mêle aujourd'hui de passion et de calcul personnel au milieu du choc et de la divergence des opinions, la voix de la science peut seule être prépondérante, et ainsi s'explique la faveur qui s'est attachée, dès son début, à une publication créée sous les auspices et avec le concours de plus éminents économistes que possède la France, dans l'Institut et hors de l'Institut.

Le *Journal des Economistes* a commencé à paraître au mois de décembre 1842. Il forme déjà quatre beaux volumes in-8, qui se vendent au prix d'abonnement. Ses rédacteurs habituels sont MM. Rossi, Blanchi, Louis Reybaud, Horace Say, Woiwiski, H. Passy, H. Fa, Moreau de Jonnés, Ramon de la Sagra, H. Dussard, etc. Comme on le voit par ces noms, il puise au sein même de l'Institut une partie importante de sa rédaction ; mais il s'adresse en outre, sans esprit d'exclusion, à tous les hommes qui honorent et cultivent la science. Il a constamment tenu d'ailleurs plus qu'il n'avait promis. Chacune de ses livraisons voit se réaliser quelque amélioration nouvelle. Ainsi, une chronique mensuelle résume maintenant le mouvement des faits économiques. On y trouve toutes les nouvelles qui peuvent intéresser le commerce, l'industrie et l'agriculture, des détails sur les projets de loi à l'état d'élaboration ; enfin une revue rapide et substantielle de ce qui s'est accompli ou préparé dans la région des affaires. La bibliographie et le bulletin ont également reçu des développements nouveaux.

*Fables de S. LAVALETTE*, illustrées par GRANDVILLE. — Paris, Hetzel.

L'annonce d'un nouveau recueil de fables arrache toujours à ceux qui la lisent une exclamation involontaire. « Comment, s'écrie-t-on malgré soi, peut-on faire des fables après La Fontaine ? » Mais M. Viennet l'a dit avec raison : « Il y a bien longtemps qu'on n'écrivait plus en France ce qu'on avait peut-être le plus à se hâter de faire un instant. Qui aurait osé prendre la plume après les grands auteurs du siècle de Louis XIV ? Quel homme de talent, je ne dis rien de ceux qui n'en ont pas, s'osent tout, je parle de ceux dont le génie ou l'esprit n'effleure point le sens commun, quel écrivain enfin eût osé faire des tragédies après Corneille et Racine, des comédies après Molière et Regnard, des sermons après Bossuet et Bourdaloue, des épitres après Boileau, des fables après La Fontaine ? Qui aurait osé imprimer ses lettres après madame de Sévigné ? »

M. S. Lavalette a eu ce courage : il a osé faire des fables après La Fontaine, après Corneille, après Racine, après Molière, après Regnard, après Bossuet, après Bourdaloue, après Boileau, après La Fontaine. Il a publié un charmant recueil de cinquante apologues, écrits avec une pureté remarquable et pleins d'une malice charmante. Les portraits des principaux personnages de ces petits drames satiriques ont été dessinés par Grandville, qui, dans cette spécialité, laissera sa réputation aussi effrayante pour ses successeurs que peut l'être celle de l'immortel La Fontaine pour les fabulistes présents et futurs.

*Notice statistique sur la Guyane française*, avec une carte. — Paris, Didot, 1843.

La Société d'études pour la colonisation de la Guyane française vient de publier une *Notice statistique sur la Guyane française*, extraite de l'ouvrage général sur la statistique de nos colonies, imprimé en 1837-38 par le département de la Marine. Cette notice contient sur l'état présent, les ressources et les conditions climatiques de la Guyane, tous les renseignements désirables. On y a joint une carte où la circonscription de la Guyane française est tracée d'après les termes du traité d'Utrecht, sur lequel s'appuient les prétentions de la France dans la contestation des limites pendantes avec le gouvernement brésilien.

*Bruits du Siècle*, poésies, par LÉON MAGNIER. — Paris, 1843. Comptoir central de la librairie. — Se vend au profit des salles d'asile de Saint-Quentin.

L'auteur des *Bruits du Siècle*, — c'est lui-même qui le déclare, — n'a pas la prétention d'être l'écho de toutes les voix, de réfléchir tous les rayons ; il n'a pas la présomption de se croire une voix en un flambeau ; seulement il a écouté quelques plaintes, il a recueilli quelques chants, et, pendant de rares loisirs que lui laissait la rédaction d'un journal de province, il a écrit les pièces du recueil qu'il offre maintenant, avec assez d'indifférence, à la publicité.

Les *Bruits du Siècle* sont agréablement variés : il y a des chants, des satires et des plaidoiries, des bruits guerriers, des voix philosophiques et religieuses, des voix d'adolescents, et même des *Bouffons*. On y a tout réuni forme environ 6,000 vers. Et Léon Magnier termine ainsi :

Tout m'a manqué : le temps et le calme et l'étude.  
L'art qui m'édifie pas ma ombre solitaire.  
Et je ne puis, au front d'un oiseau de bouquet,  
M'en venir avec joie attacher le bouquet.

Pourquoi M. Léon Magnier se juge-t-il si sévèrement ? Quelques-unes des pièces de son nouveau recueil sont aussi remarquables par la pensée et le sentiment que par le style. Quel que M. Léon Magnier se doive surtout de son extrême facilité, qu'il élague les premiers jets de son inspiration, qu'il puisse ses vers, et il parviendra « à construire un solide édifice sur lequel il pourra graver son nom ».



PAULIN, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 33.

**JÉRÔME PATUROT À LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE ET POLITIQUE.** 3 vol. in-8. 22 fr. 50

**TABLE DES MATIÈRES.** — Tome I<sup>er</sup>. Chapitre I<sup>er</sup>. Paturot, poète chevelu. — 2. Paturot, saint-simonien. — 3. Paturot, gérant de la Société du bitume de Maroc. — 4. Suite du chapitre précédent. — 5. Paturot, journaliste. — 6. Suite du chapitre précédent. — 7. Paturot, feuilletoniste. — 8. Suite du chapitre précédent. — 9. Paturot, publiciste officiel. — 10. Paturot, publiciste officiel. — Son ami, le docteur. — 11. Suite du chapitre précédent. — 12. Paturot, publiciste officiel. — Son ami, l'homme de loi. — 13. Paturot, publiciste officiel. — Son ami, l'homme de lettres. — 14. Grandeur et décadence politiques de Paturot. — 15. Suicide de Paturot, philosophe incompris. — 16. Paturot, bonnetier.

Tome II. Chapitre I<sup>er</sup>. Paturot, bonnetier et garde national. — 2. Paturot, capitaine d'une compagnie modèle. — 3. La compagnie modèle et l'épouse d'Idem. — 4. Les ambitions de madame Paturot. — 5. Madame Paturot, dans le patronage. — Les inondés du Jorysthène. — Un festival. — 6. Les chanteurs de salon. — Les trois divines Muses. — 7. Les hostilités de l'herboriste. — Un procès. — Paturot, commandant. — 8. Paturot dans les grandeurs. — Un bal à la cour. — 9. Paturot devant la commission d'enquête industrielle. — Le bonnet de coton national. — 10. La maison Moyen-Age. — L'exposition de tableaux. — 11. Le prix d'un alignement. — 12. Un succès chevelu. — 13. Les sociétés philanthropiques et savantes. — 14. La haute science. — 15. Les voyageurs officiels. — 16. Un Putiphar. — Préliminaires d'un emprunt russe. — Partie carrée.

Tome III. Chapitre I<sup>er</sup>. La haute politique. — Candidature de Paturot. — 2. Une élection dans les montagnes. — 3. Suite du chapitre précédent. — 4. Paturot, député. — L'instructeur parlementaire. — La leçon de politique. — 5. Les petites misères de la députation. — Les commentants à Paris. — Préparatifs d'une improvisation. — 6. Les grands orateurs. — Le dîner parlementaire. — L'improvisation. — 7. L'espionne russe. — L'emprunt forcé. — La maison Moyen-Age. — Une crise ministérielle. — 8. Les plaisirs d'un ministre. — 9. Confession d'un ministre. — 10. Un bilan. — Les ressources de l'escoupe. — 11. Le coup de grâce. — Le jeu de la bourse. — 12. La maîtresse et la femme. — 13. L'instituteur chevelu. — La bosse du thème grec. — 14. Le capitaliste d'Oséar. — Clichy. — 15. Clichy. — La visite du philanthrope. — Le Mont-de-Piété. — 16. Le délice de Malvina. — L'assemblée de créanciers. — Le port après l'orage.

**REVUE DE ROUEN ET DE LA NORMANDIE**, publiée sous la direction de MM. A. CHERULL, J. GIRARDIN, ANNÉ POTTERIE, CH. RICHARD et G. ROULOT.

Cette Revue paraît le dernier jour de chaque mois, par livraisons de 4 feuilles grand in-8; une gravure ou lithographie est jointe à chaque numéro.

Prix de l'abonnement, franc de port : 24 fr.  
Éditeur-gérant : NICOLAS PERIAUX, rue de la Vicomté, 55, à Rouen.

DIDIER, LIBRAIRE.

QUAI DES AUGUSTINS, 35.

AUBERT ET COMP., ÉDITEURS.

PLACE DE LA BOURSE, 29.

60 livraisons à 20 c.

Une ou deux livraisons par semaine.

**ILLUSTRATIONS DE L'HISTOIRE DE FRANCE.** 120 notices historiques par M. MICHELAN; 120 tableaux par M. VICTOR ADAM; précédés d'un Avant-Propos, par M. DE SÉGUR, de l'Académie Française.

Les premières livraisons sont en vente.

L'ouvrage sera terminé le 1<sup>er</sup> novembre.



Charles-Martel écrasant les Sarrasins.



Début de Paul Choppart.

J.-J. DI BOCHET

ET COMP.,

33, RUE DE SEINE.

**LES AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART.** Histoire morale et comique pour l'instruction et l'amusement de l'enfance et de la jeunesse; par LOUIS DESNOYERS. 1 beau vol. in-8, orné de 100 gravures sur bois, d'après les dessins de GÉRARD SEGUN et de FÉLIX GOUPEL.

Prix : 7 fr. 50

Il y a des exemplaires reliés et cartonnés à l'anglaise.



Fin de l'histoire de Paul Choppart.

**EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.****Littérature (suite).**

**MARIE-ANFOINETTE** devant le dix-neuvième siècle; par madame SIMON-VIENNOT. 2 vol. in-3, nouvelle édition. (Amoyot, éditeur.) 15 fr.

**ODYSSÉE D'OMÈRE** (P.), traduction nouvelle, entièrement conforme au texte grec, accompagnée de notes, d'explications et de commentaires; par M. EUGÈNE BARRETE. 1 magnifique volume in-8, imprimé sur beau papier velin glacé, et orné de 15 vignettes imprimées dans le texte. 12 vignettes tirées à part, dessinées sur bois et composées d'après les monuments grecs. par MM. TH. DEVLÉY et A. TREVET. Broché. 16 fr.

Sous presse : *l'Iliade*, du même traducteur. (Larivière, éd.)

**OEUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND**, 25 vol. in-8, sur papier superfine des Vosges, ornés de 30 gravures en taille douce sur acier, d'après Alfred et Tony JOHANNOT, et Léon COIGNET. (Charles Gosselin, éd.) Prix de l'ouvrage complet : 90 fr.

**OEUVRES COMPLÈTES DE LAMARTINE**, nouvelle édition contenant tout ce que l'illustre poète a publié jusqu'à ce jour, ornée d'un beau portrait de l'auteur gravé par Horwood, d'après Mennetot DREVET, et de 20 gravures en taille-douce, sur acier, exécutées par les plus habiles artistes, d'après les dessins de MM. A. et T. JOHANNOT, etc., et de titres gravés, de cartes géographiques et de musique. L'ouvrage forme 8 vol. in-8. (Charles Gosselin, éd.) 50 fr.

**OEUVRES COMPLÈTES DE LORD BYRON**, traduction de M. ALEXIS PICOT; édition augmentée d'une notice historique sur lord Byron, des notes et des pièces inédites contenues dans la dernière édition publiée à Londres. 15 vignettes sur acier, d'après MM. JOHANNOT. 10<sup>e</sup> édition à 2 colonnes. (Charles Gosselin, éd.) 1 seul vol. in-8. 16 fr.

**OEUVRES COMPLÈTES DE MAÎTRE FRANÇOIS VILLOIS**, poète du quinzième siècle. 1 vol. in-8. (Chailant, éditeur.) 5 fr.

**OEUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE**, précédées d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par SEXTRE-REVE, avec 800 dessins de Tony JOHANNOT. 1 volume grand in-8 Jésus velin. (J.-J. Di Bochet et Comp., éd.) 20 fr.

**ORATEURS DE LA GRANDE-BRETAGNE** (les) depuis Charles I<sup>er</sup> jusqu'à nos jours 1841, par H. LACOURT; précédées d'une lettre de M. DE CONVERS. 2 vol. in-8. (Pagnerre, éd.) 15 fr.

**PAUL ET VIRGINIE**, suivi de la *Chauvine indienne*, par HENRI NARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 charmant vol. grand in-8 orné

de 70 gravures imprimées dans le texte et hors le texte, réimpression de l'édition Musson fils. (Lebrun, éd.) 5 fr. 50

**PROCES DE MADAME LAFARGE**, relation complète des affaires du vol des diamants et de l'empoisonnement. 1 fort vol. in-8 de 340 pages. (Pagnerre, éd.) 4 fr. 25

**SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE ET PUBLIQUE DES ANIMAUX**, vignettes par J.-J. GRANDVILLE. Les Animaux peints par eux-mêmes et dessinés par un autre : Etudes de mœurs contemporaines, publiées sous la direction de M. P.-J. STAILL, avec la collaboration de MM. Altarache, de Balzac, de la Bédollière, P. Bernard, Th. Burette, J. Janin, E. Lemoine, A. de Musset, P. de Musset, Ch. Nodier, Félix Pyat, George Sand, L. Mariot. L'ouvrage complet se compose de deux parties. Prix : 30 fr. Chaque partie contient 50 livraisons à 30 cent., et se paie 15 fr. (J. Hetzel et Paulin, éd.)

**SCÈNES DE MOEURS ARABES** Espagne, dixième siècle; par LOUIS VIENNOT. 1 vol. in-8. (Paulin, éd.) 6 fr.

**TRAITÉ DES MATÉRIAUX MANUSCRITS DE DIVERS GENRES D'HISTOIRE**; par AMAND-ALVIN MONTY. 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-8. (W. Couquert, éd.) 15 fr.

**TRAVAIL INTELLECTUEL EN FRANCE**; par AMI DÈE DIQUESNEL. 2<sup>e</sup> édition. 2 vol. in-3. (W. Couquert, éd.) 15 fr.

**OEUVRES COMPLÈTES DE J. F. COOPER**, traduites par DEFAUCONNET. Nouvelle édition, ornée de 57 vignettes, titres gravés, etc. 19 vol. in-8. (Charles Gosselin, éd.) 70 fr.

**OEUVRES COMPLÈTES DE WALTER SCOTT**, traduites par DEFAUCONNET. Nouvelle édition, contenant les romans historiques, les romans pastoraux et l'histoire de l'Ecosse, ornée de 90 vignettes, portraits et titres gravés. 30 vol. in-8. (Charles Gosselin, éd.) 120 fr.

**Histoire.**

**FLORENCE ET SES VICISSITUDES**, 1215-1790; par M. DELÉCLUSE. 2 vol. in-8, ornés de 9 portraits, des plus célèbres Florentins, d'un plan de Florence, etc. (Charles Gosselin, éd.) 16 fr.

**FRANCE AVANT LA RÉVOLUTION** (la), son état politique et social en 1787, à l'ouverture de l'assemblée des notables, et son histoire depuis cette époque jusqu'aux États-Généraux; par M. RAUOT, ancien magistrat. 1 vol. in-8. (Paulin, éd.) 6 fr.

**HISTOIRE CRIMINELLE DU GOUVERNEMENT ANGLAIS**, depuis les premiers massacres de l'Irlande jusqu'à l'empoisonnement des Chinois; par M. ELIAS REGNAULT. 1 vol. in-8 de 500 pages. (Pagnerre, éd.) 4 fr.

**HISTOIRE D'ALGER ET DE LA PIRATERIE DES TURCS DANS LA MEDITERRANÉE**; par M. CH. DE ROTALIER. 2 vol. in-8. (Paulin, éd.) 15 fr.

**HISTOIRE DE CHRISTOPHE COLOMB**; par WASHINGTON IRVING, traduite de l'anglais par DEFAUCONNET. 2<sup>e</sup> edit. 3 vol. in-8, ornés de cartes colorées. (Charles Gosselin, éd.) 28 fr.

**HISTOIRE DE DIX ANS** 1830-1840, précédée d'un  *Coup d'œil sur la Restauration* par M. LOUIS BLANC, rédacteur en chef de la *Revue du Progrès*. 3 vol. in-8, publiés en 63 livraisons; une tous les samedis. (Pagnerre, éd.) 25 c. la livr. à fr. le vol.

Les trois premiers volumes sont en vente.

**HISTOIRE DE LA CONTRE-RÉVOLUTION EN ANGLETERRE**, sous Charles II et Jacques II; par A. CARREL. 1 vol. in-8. (Paulin, éd.) 7 fr.

**HISTOIRE DE LA TOUR-DAUVERGNE**; par M. FÉCHOT DE KERNERS. 1 vol. Paulin, éd. 3 fr. 50

**HISTOIRE DE LA VIE ET DES VOYAGES DES COMPAGNONS DE CHRISTOPHE COLOMB**; par WASHINGTON IRVING, traduite de l'anglais par DEFAUCONNET. 3 vol. in-2, ornés de 3 cartes colorées. (Charles Gosselin, éd.) 21 fr.

**HISTOIRE DE L'EMPEREUR**, racontée dans une grande; par un vieux soldat, et recueillie par M. DE BALZAC, vignettes par M. LORENZ. 10-12 3<sup>e</sup> édition. (Hetzel, éd.) 1 fr.

**HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON**; par M. LAURENT DE L'ARCHEVE. ornée de 500 gravures d'après les dessins de M. HONORÉ VERNET. 1 grand vol. in-8 Jésus velin glacé de 500 pages. (J.-J. Di Bochet et Comp., éd.) 20 fr.

— LE MÊME OUVRAGE, augmenté de 55 dessins colorés à l'aquarelle, représentant les types et costumes des divers corps des armées de la République et de l'Empire. 25 fr.

**HISTOIRE DE MALTE**, depuis 15 temps les plus reculées jusqu'à l'époque actuelle; par M. MIER, ancien consul de France, avec plan et carte géographique. 3 forts vol. in-8. (Paulin, éd.) 22 fr. 50

**HISTOIRE DE RENÉ D'ANJOU**; par M. le marquis de VILLEMOYE-TRANS. 3 vol. in-3. (Paulin, éd.) 22 fr. 50

**HISTOIRE DE SAINT LOUIS**, roi de France; par M. le marquis de VILLENEUVE-FRANÇ, de l'Institut. 3 gros vol. in-8. (Paulin, éd.) 22 fr.



## Modes.

## Chapeau à la vieille!

Certes, de tous les surnoms que pût choisir une mode, celui-ci nous paraît un des plus bizarres.

La mode, c'est-à-dire les coquetteries de la beauté... les caprices de la jeunesse... la mode, c'est-à-dire une loi imposée aux femmes jeunes et jolies.

N'est-il pas plaisant d'entendre : *Modes à la vieille*, ces deux mots qui hurlent de se trouver ensemble?

Du reste, quand les modes à la vieille nous apparaissent comme celle-ci,



jeunes et gracieuses, nous les recommandons aux visages de vingt ans.

Rien n'est charmant comme cette opposition, — c'est l'esprit du travestissement.

Donc voici tout à la vieille : — mantelets, chapeaux, garnitures de robes, fichus. On dit aussi à la grand'mère. Puis encore, — autre manière de prendre date, — bonnet ou fichu Marie-Antoinette. Il faut tout le bon goût artistique d'Alexandrine pour donner à ces formes l'élégance de la jeunesse, et elle y réussit à ravir. Ses chapeaux de paille à rubans froncés (modèle n° 1) sont ce qu'une femme distinguée peut porter de plus joli.

Avec un héron, ou un esprit de deux couleurs.



elle met des rubans également de deux couleurs; ceci n'est pas négligé, et cependant c'est assez simple pour être porté le matin à la ville.

## Courses au Champ-de-Mars.

Dimanche 30 avril, commenceront au Champ-de-Mars les courses de la Société d'encouragement; elles continueront le dimanche 7, le jeudi 11 et le dimanche 14 mai. Le mérite des courses est aujourd'hui un fait acquis et presque généralement reconnu : elles ne sont plus seulement un plaisir, elles représentent un intérêt national. Depuis dix ans elles ont pris un caractère décidé d'utilité publique; depuis dix ans il s'est créé des éleveurs, il s'est créé des chevaux : chaque année les produits ont gagné en beauté et en vitesse, et les améliorations sont dues à l'heureuse influence des courses. Aux adversaires des courses nous demanderons s'ils connaissent des épreuves plus décisives et plus complètes, et quelles garanties de vigueur leur donnerait un cheval qui n'aurait pas passé par les essais de l'hippodrome. Un fait incontestable, c'est que les vainqueurs du Champ-de-Mars et de Chantilly sont plus propres à la reproduction que les chevaux linéaires. On peut espérer, on doit même compter qu'ils transmettront leurs qualités à leurs produits. Croisons habilement les différents sangs; marions la vitesse avec le fond, et avec le temps nous obtiendrons de magnifiques résultats.

Un grand pas a été déjà fait. Il y a quelques années à peine, deux ou au plus trois chevaux paraissaient au poteau de départ. Que de courses à un seul cheval n'avons-nous pas vues! Dimanche, trente chevaux, tous du plus beau

sang, tous en parfaite condition, tous bien faits, disputèrent quatre prix. Puis, après les courses, achetés et emmenés dans les départements, ils régénérèrent les races. Dans le premier prix, la bourse de mille francs, onze chevaux sont inscrits, *Lawton, Kate-Nickleby, Maid, Prospectus* (premier favori), *Effie, Prospero* (deuxième favori), *Renus, Cédar, Mirobolant, Romanesca*, partie pour Bordeaux, et *Misere*. Devant cent mille témoins, ils déploieront une vitesse qui, en 1830, eût fait crier au miracle. N'est-ce donc pas une immense conquête que d'avoir intéressé cent mille individus à ces solennités hippiques?

Iluit chevaux se disputèrent le prix de l'administration des Haras : *Vesperine, Singleton, Alcindor, Karagoule, Drummer, Moustique, Peri et Ursule*. Les paris sont pour *Alcindor* et *Drummer*.

Six autres sont inscrits pour le prix du ministre du Commerce. Puis enfin viendra la course des haies, spectacle à émotions, où chevaux et jockeys jouent leurs bras et leur tête. Cette année, la course des haies sera plus brillante et plus nombreuse qu'elle n'a jamais été. Sept chevaux : *Pesvet, Turpin, Lausquet, Muley-Hamet, Pantalón, Paddy et Leporello* franchiront des obstacles de quatre pieds et demi. Que faut-il de plus aux oisifs et aux gens sérieux?

## Madame Viardot-Garcia à Vienne.

On nous écrit de Vienne, à la date du 21 avril 1843 :

« Le mercredi 19 de ce mois, madame Pauline Viardot-Garcia a débuté sur le théâtre de la Porte de Carinthie, dans le rôle de Rosine du *Barbier*. C'était le jour de la fête de l'empereur. Le théâtre, illuminé à l'extérieur, avait été envahi, dès l'ouverture des portes, par l'élite de la société viennoise. A son entrée en scène, madame Pauline Viardot a d'abord été accueillie avec une certaine réserve; mais avant la fin de sa cavatine, cette froideur apparente avait cessé; la cantatrice était sortie complètement victorieuse de cette première épreuve. Le public enthousiasmé a redemandé successivement la *carantine*, le *duo avec Figaro*, le *trio du second acte*, puis enfin le *rondo de Cenerentola*. Après les variations de ce rondo, les applaudissements ont éclaté avec tant de force que la salle en était ébranlée. Rappelée plusieurs fois pendant la représentation, madame Viardot a été rappelée six fois après la chute du rideau; elle est revenue deux fois avec les autres acteurs et quatre fois seule.

« A la seconde représentation le succès a été encore plus grand. Le dimanche 30 avril, madame Viardot a dû jouer le *Corrado d'Altamora*, de Ricci, qui devait être donné l'hiver dernier à Paris. »

Une lettre de Donizetti, adressée à un des collaborateurs de *L'Illustration*, confirme tous les détails que nous envoyons notre correspondant de Vienne. « Le triomphe de madame Viardot dépasse, dit le célèbre maestro, les espérances de ses plus ardents admirateurs. »

## Rébus.

## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Deux amis partis d'Orbec allant vers Surgy sans traverser Paris.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

JACQUES DUBOCHET.

Imprimé par Bérthune et Plon



Comme mode nouvelle, les robes sont encore assez pauvres. Sinon les amazones à revers et les redingotes à la vieille, tout ce qui paraît n'est qu'un essai incertain; et malgré l'impatience des innovateurs, nous sommes forcé de dire que la plupart des robes de ville se feront très-certainement à jupes unies.

Par jupes unies, je comprends la robe ronde, ouverte ou fermée; si on sort de cela, ce sera seulement par des garnitures connues : les volants ou les biais devant ou autour du jupon.

La redingote à la vieille a le corsage en cœur, garni d'un bouillon aplati, qui descend par-devant dans toute la hauteur de la jupe, tout droit ou en Mathilde. L'amazone à revers est fermée, à revers abattu, ou un peu décolletée, à revers à châle. La première tient de l'amazone de drap, l'autre est plus habillée.

La place nous a manqué dans notre dernier numéro, pour le dessin d'une toilette d'enfant dont nous donnions le détail : nous réparons aujourd'hui cette lacune, en y ajoutant une observation à propos de cette manche demi-longue. Les modes à deux fins sont commodes pour les enfants : cette manche, dont le bouffant figure une manche de dessous, peut devenir facilement une manche courte, et se porter avec des mitaines : robe de promenade et de dîner tout à la fois.

